

DOPAMINE

CULTURE DROGUES ET SOCIÉTÉ

#04 - AVRIL 2019

DOPAMINE #04

AVRIL 2019

DOPAMINE est une revue numérique mensuelle, tout public, dont les articles sont disponibles en continu sur le site. La plupart sont réservés aux abonnés qui reçoivent tous les mois la revue au format PDF. Cette parution s'adresse à tous ceux qui veulent satisfaire leur curiosité et approfondir leurs connaissances, leur regard et réflexion sur la thématique des drogues et addictions, et leurs représentations. DOPAMINE présente, chronique et décrypte un ensemble de références piochées dans l'actualité culturelle : essais, romans, récits de vie, films, séries, vidéos, revues, enquêtes, rapport ou autres documents... Chaque article propose en complément, pour aller plus loin, des liens vers des références récentes ou plus anciennes.

DOPAMINE est une revue publiée par l'Association DROGBOX dirigée par Thibault de Vivies : rédacteur et administrateur du site. S'abonner à la revue permet de soutenir l'association dans son travail de veille, de relais et de rédaction.

Abonnement individuel : 15 euros / an (12 numéros)

Abonnement collectif (structures, associations,...) :

30 euros (- de 10 salariés) / 45 euros (+ de 10 salariés)

Renseignements et abonnement sur le site www.revuedopamine.fr

Image couverture Numéro #04 : Shutterstock©



Sommaire

Une dernière mise à jour des articles a été réalisée le 31 avril.



Music and weed (p.05)

A propos du documentaire de Fab Five Freddy diffusé sur Netflix
Grass is greener



Au même moment... (chronique) (p.15)

A l'occasion de la publication d'un document de l'Observatoire Français des Drogues et Toxicomanies
Drogues et addictions, données essentielles



Baby-gangsters (p.19)

A propos du roman de Roberto Saviano paru aux Editions Gallimard : *Baiser féroce*



Stimulons la prise en charge (p.25)

A propos du numéro 64 de la revue *Dépendances* publiée par le GREA et Addiction Suisse : *Stimulants*



Pigeons voyageurs (p.30)

A propos du film de Brillante Mendoza :
Alpha - The right to kill



Au même moment... (chronique) (p.36)

A l'occasion de la publication dans *Le Monde* d'une enquête de Sandrine Cabut et Pascale Santi : *L'alcool et les jeunes, un cocktail à risques*



Trafics et traditions (p.40)

A propos du film de Ciro Guerra et Cristina Gallego :
Les oiseaux de passage



Répression et rédemption ?! (p.47)

A propos du portfolio de Renaud Coulomb
publié sur la plateforme Mediapart : *En Birmanie, la guerre de l'opium*



Peace N' Lov'es (p.52)

A propos de l'album du groupe PNL
Deux frères



Au même moment... (chronique) (p.58)

A l'occasion de la diffusion sur France 2
du documentaire de Pauline Liétar : *Narcotrafic : la nouvelle guerre*



Kévin et Anthony, nos héroïnes (p.63)

A propos du documentaire de Allan Henry et Nicolas Bourgoin
diffusé sur France 2 : *Gueules cassées*



Morphine 50's (p.70)

A propos du film de Gilles Grangier
diffusé sur la chaîne ARTE: *Le désordre et la nuit*



Cannabis Land (p.74)

A propos d'un documentaire de Xavier Deleu et Stéphanie Loridaon
diffusé sur ARTE : *Cannabis : quand le deal est légal*



Au même moment... (chronique) (p.85)

A l'occasion de la diffusion sur ARTE d'un documentaire de Carmen Butta :
Opiacés : les Etats-Unis en overdose



Cité DOPAMINE #04 (Fiction) (p.90)

Quand je serai mangé, ça
ira mieux !



ÉDITO

Et si les usages dits "récréatifs" avaient des vertus "thérapeutiques" ?! La question mérite d'être posée. La tentation de vouloir systématiquement séparer les deux types d'usage participe de ce désir de distinguer ce que l'on fait pour le plaisir, et ce que l'on fait pour se soigner, ou du moins pour soulager une douleur physique ou psychologique. Mais consommer pour ressentir des effets ne participe-t-il pas d'une envie d'être bien, d'être mieux, ou d'aller mieux, même si l'on n'allait pas vraiment mal. Et soulager les douleurs physiques ou psychologiques d'un manque par exemple, sans que ce soit toujours simple de faire la part des choses d'ailleurs, participe-t-il d'un usage dit "récréatif" ou alors d'un usage dit "thérapeutique" ?... On sait bien que ce choix de bien faire la distinction entre "récréatif" et "thérapeutique", peut reposer chez certains d'entre nous sur l'idée que le premier serait moins légitime que le second. L'usage "thérapeutique" serait acceptable ("Pourquoi se priver dans notre pharmacopée d'une substance qui puisse soulager certaines douleurs ?"), mais l'usage "récréatif" le serait moins ("Pourquoi vouloir consommer une substance psychoactive juste pour le plaisir des effets alors que l'on sait que c'est dangereux ?"). La distinction artificielle faite dans l'inconscient collectif entre morphine et héroïne, deux produits pour le moins très proches, en est un exemple flagrant... Une substance "médicament" sera toujours mieux perçue, et considérée comme à moindre risque, qu'une substance "plaisir" considérée comme plus suspecte car plus risquée. Entre "remède" et "poison" mon coeur balance... Alors tentons encore une fois d'éviter de cataloguer un peu vite les usages en dressant des frontières qui sont en réalité bien plus poreuses qu'il n'y paraît...

Thibault de Vivies



WEED'S

A propos du documentaire
de Fab Five Freddy
diffusé sur Netflix
Grass is greener

A

l'heure où les Etats-Unis font voler en éclat le régime prohibitionniste concernant le cannabis, un retour en arrière dans le temps est nécessaire pour comprendre quelles ont été les motivations des gouvernements successifs pour mettre au banc des accusés une plante verte et des consommateurs qui, s'ils se faisaient du bien ou du mal, ne le faisaient qu'à eux-mêmes sans déranger qui que ce soit... Bien entendu, ne comptez pas sur ce documentaire, réalisé et conté par Fab Five Freddy, ancien animateur d'émission sur le RAP, pour présenter le cannabis sous un jour qui ne lui serait pas favorable. Raconter l'histoire de la prohibition du cannabis c'est expliquer comment les satisfactions recherchées dans l'usage de ce produit ont été volontairement ignorées pour en exacerber les côtés soi-disant "obscur", stigmatiser par la même occasion ses consommateurs et les présenter, au même titre que leur produit de prédilection, comme des ennemies d'état cause de tous les dangers qui guettent une communauté de citoyens de laquelle on les a vite exclus comme nous le verrons... Le cannabis traversera beaucoup de genres musicaux et le documentaire prend appui chronologiquement sur cette diffusion du produit dans la culture musicale...

La plante verte a pris racine dans la culture des musiciens de jazz des années 20. "Reefer Man", "All the Jive is Gone", "Knocking Myself Out", "You're a Viper - Reefer Song", "Save the Roach for me", "Light Up", sont autant de titres de chansons faisant référence à cette herbe dont le grand public ne connaissait pas grand-chose à l'époque. Les mots d'argot comme "weed", "jive", "reefer", "beu", "bou", "pot", "bud", "Marie-Jeanne"... qui accompagnaient le produit ne disaient rien au commun des mortels, alors que certains d'entre eux sont depuis ancrés dans le vocabulaire courant. Cette culture cannabique était réservée à une communauté musicale qui consommait un produit pour ce qu'il apportait au rythme du jazz et à sa créativité... Cab Calloway, Fat Wallace, Duke Ellington, Louis Armstrong sont les têtes d'affiche d'un genre musical qui fait son apparition et prend de l'ampleur durant les trois pre-

**« Quand on
consomme du
cannabis, la musique
ralentit un peu,
et on peut alors jouer
plus librement. »**

*Stev Hager,
rédacteur en chef de High Times*

mières décennies du XXème siècle, et dont beaucoup des interviewés du documentaire considèrent que sa qualité n'est pas indifférente à la consommation de cannabis de ses interprètes...

Les préoccupations sociétales à l'encontre du cannabis n'apparaissent que quand des rapports font état à El Paso et à la Nouvelle-Orléans de consommation de cannabis par des minorités noires et latinos. Baz Dreisinger, auteure et professeure, nous explique que " la plante est alors associée à deux groupes qui soulèvent de fortes inquiétudes chez les Américains : Les Afro-Américains et jazzmen à la Nouvelle-Orléans, et les Mexicains" (grands cultivateurs de cannabis). C'est à ce moment-là que le mot mexicain "marijuana" prend la place du mot "cannabis" dans le discours dominant, et ce à une époque où des communautés immigrantes viennent

**« Je ne demande pas
à obtenir un permis
de port d'arme.
Ce que je veux,
c'est pouvoir garder
mon herbe sur moi. »**

Louis Armstrong à son manager

s'implanter sur le territoire américain, et où la xénophobie qui y était associée, était grandissante. Les inquiétudes naissent alors sur des croyances de contamination des usages dans une population blanche considérée alors sous influence et fragilisée... Plusieurs états finissent par interdire la Marijuana, dont la Californie. Louis Armstrong se fait arrêter par la police pendant un concert alors qu'il fumait un joint à sa pause. Louis Armstrong raconte dans ses écrits, s'adressant à son manager "Arrange-toi pour m'obtenir une autorisation spéciale me permettant de fumer de l'herbe quand j'en ai envie, ou bien je devrai po-

ser cette trompette. Je ne peux pas vivre dans la crainte permanente de me faire arrêter, d'être jeté en prison pour des broutilles comme de la marijuana.". Malheureusement, le gouvernement américain ne voit pas cet usage de marijuana par ces minorités comme une "broutille", et il se saisit de la xénophobie ambiante pour mettre en place une politique de prohibition au niveau fédéral. C'est Harry J. Anslinger, qui deviendra chef du bureau des narcotiques en 1930, qui lance la première guerre contre le cannabis dans les années 20, en associant ses usagers et ses trafiquants à certaines villes, certains quartiers, liés dans l'inconscient collectif américain à certaines communautés, notamment la communauté noire. Larry Sloman, Auteur de "*Reefer madness : une histoire de la marijuana*" nous

raconte qu'Anslinger, étant le roi de la communication et des "fake news", s'empresse de compiler des histoires épouvantables en lien avec la marijuana, et profite de l'ignorance des Américains sur le produit pour diffuser dans la presse des histoires sordides et réaliser des campagnes de dénigrement comme le fameux "Reefer Madness", l'ensemble créant un lien artificiel entre usage de cannabis, dépravation, agressivité, folie et criminalité. L'idée, du moins pour Anslinger, nous dit Larry Sloman, était de façonner cette impression de danger public... Cette propagande anti-marijuana finit par se répandre un peu partout. Le gouvernement américain se sent alors dans l'obligation de réagir et légifère en 1937 avec une fameuse loi, le "marijuana act", sur la taxation de la marijuana. Dans les années qui suivront le maire de New-York, M. LaGuardia commanda un rapport détaillé sur le cannabis qui mit à mal, en vain, tous les arguments fallacieux mis en avant par Anslinger pour justifier la prohibition. Mais ce rapport LaGuardia, qui fait même référence aux vertus thérapeutiques de la plante, restera lettre morte. Il met aussi en avant le constat que depuis la mise en application de la loi, près de 80% des New-yorkais arrêtés, en lien avec le cannabis, sont de couleur. Cette discrimination raciale se poursuit encore aujourd'hui nous rappelle le narrateur Fab Five Freddy... Cassandra Frederique, directrice du bureau new-yorkais de la Drug Policy Alliance (organisation de promotion de la légalisation de toutes les drogues) nous explique que "les dirigeants ont choisi en connaissance de cause d'ignorer la science, d'ignorer les recherches. Chaque fois que le gouvernement aurait pu, aurait dû recourir à la science, il a choisi la propagande, le racisme."...

**« Les représentants
gouvernementaux
persévèrent dans
leur propagande,
en dépit des preuves
et études menées. »**

*Kassandra Frederique,
Directrice du bureau new-yorkais
de la Drug Policy Alliance*

La scène musicale New-Yorkaise s'est quoiqu'il arrive définitivement emparée de l'usage récréatif du cannabis, et au-delà de la communauté noire. Les jeunes habitants blancs et branchés du Queens ou de Brooklyn viennent s'encanailler dans le quartier d'Harlem, au nord de Manhattan, et fréquentent les clubs de jazz. L'idée d'Anslinger était justement, sans succès, de dissuader cette population blanche américaine de se mélanger avec la population noire ou latino. Baz Dreisinger, auteure et professeure, nous explique que "Ce sont les angoisses culturelles de l'époque, à savoir

**« Vous savez,
demander à un Beatnik
s'il fume de l'herbe
revient à lui demander
s'il est en vie. »**

Un musicien de jazz

qu'une trop grande consommation de cette musique, associée à une trop grande consommation de ces drogues, va noircir la population américaine ainsi que la culture américaine, ce qui suscite de la peur."... Le cannabis étant associé au jazz, musique qui dépassait désormais les frontières de Harlem et des Etats-Unis, la répression des musiciens s'accéléra. Billie Ho-

liday, Thelonius Monk, Charlie Parker, Louis Armstrong, Cab Calloway, Duke Ellington, Count basie, Dizzy Gillespie en feront les frais... La prohibition du cannabis finit par inspirer les jazzmen qui feront alors référence à celui qui sera considéré comme le plus grand revendeur de cannabis dans le milieu, désormais donc dans l'illégalité, à savoir Mezz Mezzrow, jazzman blanc qui vendait une herbe très réputée dans le milieu, la Mighty Mezz. Le musicien sera arrêté et condamné pour possession de marijuana. Il influencera la Beat Generation dont le style littéraire faisait référence au rythme et à l'état d'esprit du

jazz. Le mix de la culture musicale jazz et de la culture littéraire Beat créa une émulation artistique qui perdura bien au-delà des années 50 et 60...

Le mouvement Hippie qui suit démocratise la consommation du cannabis qui rentre alors dans la contre-culture américaine et fera des émules outre-Atlantique. Une lutte pour la légalisation fait son apparition dans la deuxième moitié des années 60. Ginsberg, poète Beat, puis Hippie, en est en quelque sorte le porte-drapeau et rappelle les dégâts ségrégationnistes de la prohibition. Il écrit : "Personne n'a encore remarqué que la répression des droits, de la culture et de la sensibilité des Afro-Américains s'est accrue avec les lois sur la marijuana. La consommation de marijuana a toujours été répandue dans la population noire du pays. Son interdiction, ainsi que les frictions et violences permanentes causées par ces lois, ont constitué un moyen inconscient ou inavouable d'attaquer la population noire."... Les lois qui se succèdent dans les années 50, 60 accentuent la prohibition, jusqu'à atteindre un point culminant suite à la déclaration de Nixon de 1970. Le président américain proclame ouvertement sa guerre à la drogue en la déclarant "ennemie public numéro un". Une nouvelle loi permet d'alourdir les peines. L'arrière-pensée de Nixon était limpide : met-

tre à mal les mouvements sociaux et politiques contestataires qui commen-
çaient à prendre de la place et menaçaient sa présidence... La DEA est
créée et consacra toute son énergie à mettre en application la nouvelle
politique de prohibition. Le cannabis est inscrit dans le groupe des subs-
tances totalement prohibées, même à usage médical... Bien entendu, les
résultats de tous les rapports commandés par le gouvernement, rapports
qui prouvent que la prohibition n'a pas lieu d'être, sont ignorés et glissés
sous le tapis comme l'avait été le rapport LaGuardia en son temps. La poli-
tique a pris le pas sur la science, alors toutes les contre-
vérités peuvent se faire une place au soleil. John Ehr-
lichman, proche conseiller de Nixon, dévoilera quelques
années plus tard la stratégie cachée de Nixon : "On ne
pouvait pas interdire le fait d'être anti-guerre, d'être Noir,
mais en amenant le public à associer les hippies à la ma-
rijuana et les noirs à l'Héroïne, et en pénalisant lourde-
ment ces produits, on pouvait déstabiliser ces commu-
nautés." Killer Mike, Artiste hip Hop et militant nous ra-
conte que "La lutte antidrogue ciblait les hippies et les
gens de couleur en priorité. Les hippies étaient des
blancs progressistes, conscients de l'égalité entre les peuples. Il fallait
donc que ces progressistes et les gens de couleur qu'ils soutenaient publi-
quement demeurent la cible des lois en vigueur aux Etats-Unis..."

**« Puisqu'il n'est plus
possible de faire
mention de la race
dans la loi, on passe
par le prisme
des drogues. »**

Asha Bandele, auteure et militante,
directrice de la Drug Policy Alliance

Le reggae fait lui son apparition au milieu des années 70, et porte en lui
l'esprit du mouvement rastafari, mal considéré en Jamaïque, et qui voue
un culte à la ganja, ou au Kaya comme l'appelait Bob Marley, musicien qui
défend la légalisation du cannabis en mettant en avant les vertus théra-
peutiques de la plante... Un programme fédéral, précurseur en la matière,
d'usage médical de la marijuana se met en place en Californie. Le Dr Carl
Hart, neuropsychopharmacologue, comme il se qualifie, met justement en
avant l'hypocrisie, ou l'ambiguïté, de la politique américaine en matière de
drogues car, d'un côté on dit que le cannabis est mauvais pour la santé,
et de l'autre on reconnaît son utilité médicale. Cela montre bien, d'après
Carl Hart, que les lois de classification des produits se basent sur des cri-
tères politiques et non scientifiques...

Et comme si les lois en vigueur n'étaient pas suffisamment répressives, Ronald Reagan, dans les années 80, enfonce le clou et rajoute une couche à la prohibition, à la répression communautaire qui l'accompagne, et à l'injustice raciale qui en découle. Et même si c'est la communauté noire américaine qui était effectivement à l'origine essentiellement concernée culturellement par le cannabis, elle n'est plus la seule depuis longtemps. La disproportion entre le nombre d'interpellations dans la population noire ou latino, et celui dans la population blanche ne peut donc s'expliquer que par une discrimination de fait... Les membres de ces communautés noires et latinos sont alors emprisonnés en masse pour usages ou trafic de cannabis ou cocaïne et remplissent les prisons américaines qui se portent bien elles visiblement...

Le Hip-Hop fait parler de lui dans les années 80, et se lance, non pas dans la promotion des psychotropes, mais dans la prévention, avec des chansons qui alertent des risques liés aux usages, surtout ceux du crack qui se répand dans la communauté noire, et fait des dégâts. Ces drogues stimulantes comme la cocaïne, et notamment donc son dérivé sous forme basée, sont mises de côté par ces musiciens Hip-Hop qui leur préfèrent le cannabis. Snoop Dogg nous raconte que tout ce qui se rapportait à l'herbe était toujours considéré comme "cool", en référence aux usages passés des musiciens de jazz ou de reggae. Après les jazzmen et leur

« On peut continuer à fumer tranquillement, ou alors être activistes et lutter pour la légalisation. Le seul moyen pour nous était d'informer les gens. »

B-Real, artiste Hip-Hop, Cypress Hill

Mezz Mezzrow, les artistes hip-pop ont aussi leur dealer attitré en la personne de Branson de Harlem, personnage mystérieux que beaucoup n'ont jamais vu mais qui vend des produits dont tout le monde raffole. Les références dans les chansons pullulent. L'homme, interrogé dans le documentaire, explique qu'il fournissait sa communauté aussi simplement que le font les dispensaires légaux de nos jours... Côte ouest, dans les années 90, un groupe de Hip-Hop, Cypress Hill, décide de se lancer dans la promotion de la légalisation. Leurs chansons défendent ouvertement le cannabis. Ils vont même jusqu'à allumer

des joints sur scène. Le groupe, en même temps que Snoop Dogg, Redman ou Method man, sont considérés comme les porte-paroles d'une cul-

ture cannabique. Snoop Dog permet, grâce à son audience et son travail avec Dr Dre, d'élargir la popularité de la plante et se voit, comme il dit, comme le disciple des grands comme Louis Armstrong, Cheech and Chong, ou encore Willie Nelson et Bob Marley. Il dit être le prolongement de ce qu'ils étaient à leur époque... Il défend le cannabis comme étant une drogue bien plus apaisante que l'alcool, et ses consommateurs comme étant dénués de toute agressivité...

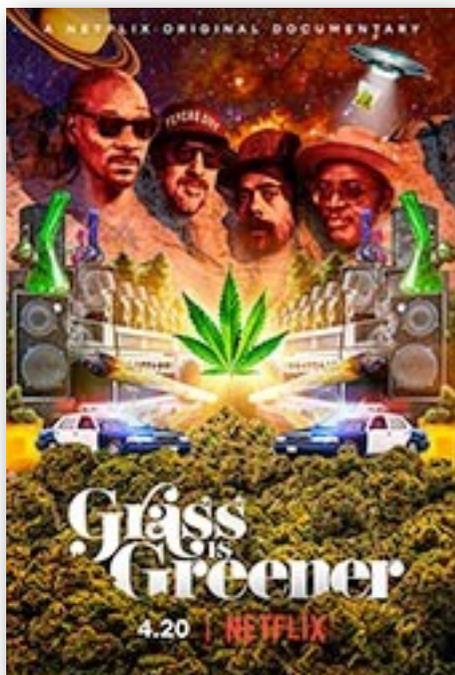
Mais si le cannabis fait ou a fait les beaux jours de quelques groupes musicaux, en quelque sorte protégés par leur succès, malgré l'exposition de leur militantisme, ce n'est pas le cas de nombreux usagers anonymes à travers les Etats-Unis, et notamment en Louisiane où nous embraquons pour finir le documentaire. Cet état possède les lois parmi les plus sévères du pays concernant le cannabis. L'exemple présenté est celui de Bernard Noble, emprisonné pendant 13 ans pour avoir fumé un joint de marijuana à cause d'une loi datant des années 50 qui rallonge la peine à chaque récidive : premier délit : 2 ans; deuxième délit : 5 ans; troisième délit : 10 ans. Gwynne Parker, sa soeur, considère que "C'est une nouvelle forme d'esclavage. Dans cet état en particulier. C'est leur façon de nous soumettre à l'esclavage... Ils ont détruit sa vie.". Elle parle d'un frère dont elle sait bien que quand il sortira de prison, à l'âge de 50 ans, ce sera très compliqué pour lui de reconstruire sa vie. L'avocat Graham Bosworth nous explique qu' "il y a tant de niveaux de préjudices, que même s'ils sont inconscients, même s'ils sont systémiques plutôt qu'intentionnels, cela a créé un cycle d'abus disproportionnés en ce qui concerne la justice pénale appliquée aux Afro-Américains.". Le problème, nous explique l'avocat, est que le système carcéral repose sur un business. Les chérifs sont tributaires du taux d'incarcération, et les prisons sont de véritables entreprises pénitentiaires. Elles touchent des subsides de l'Etat en fonction du nombre de journées d'occupations de chaque détenu. Ces prisons s'agrandissent alors pour accueillir de plus en plus de détenus et ainsi gagner plus d'argent. Le nombre d'employés grossit.

**« Mettez mille gars
qui se détestent dans
une même pièce,
donnez-leur de l'herbe
et ils feront des selfies
et toutes sortes
de trucs cool. »**

Snoop Dog

Elles deviennent alors les plus gros employeurs de la région, et leur poids politique s'accroît par la même occasion...

Les Etats-Unis sont devenus le pays au plus fort taux d'incarcération au monde, et ont construit ainsi des générations d'exclus du rêve américain, essentiellement dans les communautés noires et latinos... Et même quand, après des décennies de clandestinité, un produit comme le cannabis sort du bois grâce à une politique de légalisation qui s'étend progressivement à tous les Etats, son business échappe à une communauté, qui a participé pourtant à sa popularisation, et ce par manque de revenus nécessaires à des investissements de départ lourds... Quelques personnalités noires du monde artistique, comme Snoog Dog, ou des sportifs comme Cliff Robinson, ancien basketteur de la NBA, se lancent malgré tout dans ce business et tentent alors de modifier l'image négative attachée à un usage de cannabis dans leur communauté, image dont ils ont fait les frais plus jeunes et qui est à la source de tous les dégâts causés par une prohibition vaine... Certains considèrent à juste titre que ce serait dommage que la légalisation ne soit pas accompagnée d'une large réhabilitation des usagers et dealers placés sous les verrous, communauté qui mériterait réparation et une place de choix dans ce business émergent...



Grass is greener

Un documentaire de Fab Five Freddy

Diffusion Netflix, avril 2019

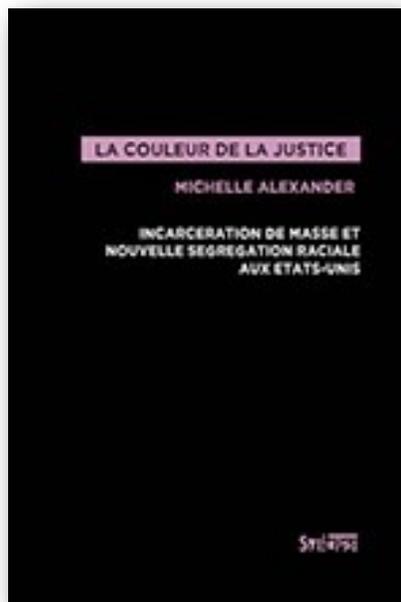
1h37

Aller plus loin



Le 13ème

Un documentaire de Ava DuVernay, 2015



La couleur de la justice

Un ouvrage de Michele Alexander
Editions Sylleps, 2017



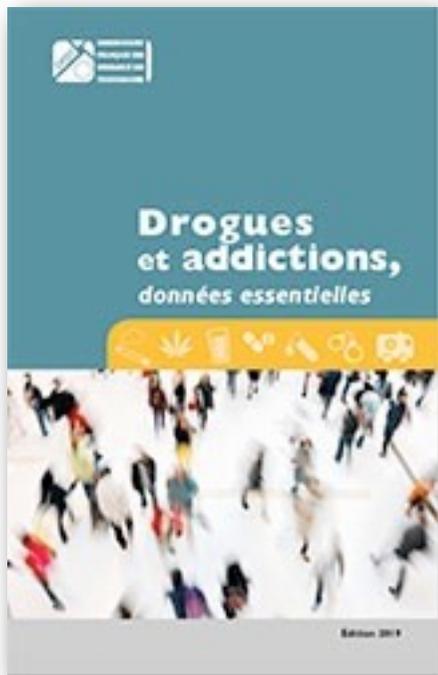
AU MÊME MOMENT...

A l'occasion de la publication
d'un document de l'OFDT
Drogues et addictions, données essentielles

A

u même moment en France l'Observatoire des Drogues et Toxicomanies (OFDT) fait le point sur les usages et trafics de drogues en toute objectivité, sans interprétation malvenue, une juste comptabilité pour bousculer parfois certaines idées reçues véhiculées à droite à gauche sur les tendances de consommation de tel ou tel produit, et mettre en perspective les niveaux d'usages et de trafics... Les données délivrées régulièrement par l'OFDT, et sur lesquelles prennent appui le document présenté ici, ouvrage et site dédié (mention spéciale à la chronologie de documents de synthèse), permettent d'apprécier à sa juste mesure l'évolution des usages dans le temps, et de faire le point sur l'efficacité ou non des politiques publiques et les inflexions à tenter d'apporter ici ou là... Ces données permettent tout d'abord de confirmer la tendance à la baisse de la consommation de tabac pour l'ensemble de la population, même si les consommateurs quotidiens restent en pourcentage trois fois plus nombreux que ceux d'alcool (27 % contre 10%). L'alcool reste un produit durablement inscrit dans la culture française même si la consommation dans sa globalité a bien diminué depuis les années 50, aussi bien chez les adultes que chez les jeunes. La mortalité qui y est liée a baissé depuis une décennie, passant de 49 000 à 41 000 décès par an, et ce en grande partie grâce à une meilleure prise en charge de l'alcoolodépendance. Malgré tout, les usages des adolescents restent préoccupants étant donné l'augmentation des consommations ponctuelles intensives (binge drinking) qui inquiètent à juste titre les professionnels de santé... L'adolescence reste souvent la porte d'entrée dans l'expérimentation, à un âge où le cerveau est encore en construction. À 17 ans, sur dix jeunes, neuf ont déjà bu des boissons alcooliques, six ont essayé la cigarette et quatre ont expérimenté le cannabis... Contrairement à ce que l'on pourrait penser, l'expérimentation du cannabis est plutôt en légère baisse chez les jeunes de 17 ans depuis quelques années, mais le pourcentage de ceux présentant un risque élevé d'usage problématique, c'est-à-dire 7%, n'est pas à prendre à la légère. Les usages d'autres drogues illégales représentent dans la population jeune ou adulte un pourcentage bien inférieur à ceux du cannabis, même si les expérimentations de cocaïne et de dro-

gues de synthèse par exemple a augmenté à cause d'une disponibilité plus grande, notamment due à la vente en ligne... Bien entendu, comptabiliser permet d'en savoir plus, mais les statistiques, présentées essentiellement par produit, ne doivent pas nous éloigner d'une approche plus individualisée de problématiques qui impliquent souvent bien plus qu'un seul produit tant les polyconsommations sont inscrites désormais dans le paysage. Il ne s'agit pas non plus de s'arrêter sur une fréquence d'usage pour cataloguer un consommateur et qualifier a priori son potentiel trouble lié à l'usage... Pour apprécier un tel document, il faut pouvoir le lire dans sa globalité et croiser l'ensemble de toutes les courbes pour essayer de comprendre les liens entre produits, consommateurs et trafiquants, entre l'offre et la demande... Mettre en place des politiques publiques ciblées sur tel ou tel produit ne doit pas empêcher une approche incluant aussi bien les drogues légales que les drogues illégales, approche qui permet souvent de limiter les stigmatisations et d'avancer à distance des a priori et des idéologies... Bien entendu, ces questions d'usage et de trafics ne pourront pas se passer longtemps d'un débat approfondi sur les modalités d'évolution de ces politiques publiques, pour tendre espérons-le vers une régulation dont la meilleure formule est encore à trouver... Mais des politiques responsables ne pourront pas voir le jour tant que les représentations en lien avec la légalité et l'illégalité de tous les produits, et pas seulement le cannabis, n'auront pas évolué. Et même si certains produits comme le cannabis commencent à entrer dans notre culture, au moins celle des jeunes, il n'en reste pas moins que d'autres produits illégaux restent encore malheureusement très marqués par des stigmates véhiculés par une imagerie persistante, souvent liée à certains modes de consommation. L'usage d'héroïne par exemple est encore très souvent associé à l'injection, alors que la majorité des consommateurs la snife. A l'inverse, les représentations de l'usage de cocaïne sont associées au sniff, et oublient que l'inhalation de sa forme basée (crack ou freebase) est en augmentation... Les médias ont encore un gros travail à faire pour mettre en avant ces données scientifiquement validées qui permettent de chasser toute information erronée et font évoluer les regards sur les produits, leurs consommateurs et l'approche pragmatique que l'on doit privilégier...



***Drogues et addictions,
données essentielles***

Un document édité par l'OFDT, Edition 2019

Site dédié :

www.addictions-donnees-essentielles.com

Aller plus loin



Rapport européen sur les drogues

Un document OEDT, 2018



***Plan national de mobilisation
contre les addictions 2018-2022***

Un document de la MILDECA



BABY-GANSGTERS

A propos du roman de Roberto Saviano
paru aux Editions Gallimard

Baiser féroce

L

a bouche du canon d'une arme à feu appuyée sur la tempe d'un nouveau-né est l'une des premières images qui seront proposées dans ce roman pour essayer de nous faire comprendre jusqu'où peut aller la cruauté des gamins de la paranza dont il est question ici. Et pourtant, d'après les dires des baby-gangsters eux-mêmes, la fiction édulcore la réalité. Aller savoir jusqu'où ces adolescents ont pu aller ou voulu aller, ou dit être allé. Entre vrais crimes et glorioles sanglantes pour impressionner son monde, il n'y a semble-t-il que peu d'écart malheureusement... Une paranza désigne un clan mafieux camorriste, plus ou moins important, tenue en l'occurrence par des enfants, et dont les activités illégales reposent sur un lien communautaire fort. Celle dont l'histoire nous est contée ici ne tombe pas du ciel, et ce récit n'est que la suite d'un premier volet, intitulé "Piranhas", roman paru l'année dernière. Cette fiction s'appuie, comme d'habitude avec Roberto Saviano, sur une enquête poussée dans le milieu, et s'inspire d'une histoire vraie, celle d'un chef de paranza, Emanuele Sibillo, appelé "ES17", qui contrôlait le quartier de la Forcella (la fourche) à Naples, quartier où se situe l'action du roman. Ce grand ado, mort prématurément en 2015 à l'âge de 19 ans, continue, semble-t-il, à être vénéré dans le quartier, et sert malheureusement d'exemple aux nouvelles générations de petits camorristes prêts à prendre le relais sans hésitation ni état d'âme...

Saviano continue, dans ce deuxième volet du diptyque, à explorer l'univers de ce qu'il appelle les baby-gangs, clans composés de membres souvent mineurs, enfants qui ont grandi trop vite et ont pour modèle les gangs d'adultes en place et l'imagerie des parrains de la Camorra diffusée par les films, grands classiques traitant du sujet, ou les séries télé, dont la série Gomorra d'ailleurs, inspirée de l'enquête qui fit connaître Roberto Saviano... La réalité de cet univers s'impose à ces gamins comme un modèle de réussite sociale incontournable tant les alternatives leur semblent inexistantes ou pas assez lucratives à leur goût... Une mort prématurée sem-

« Les bonnes et les mauvaises choses qu'on fait, on doit les faire, c'est tout. Quand on a décidé de vivre ce genre de vie, c'est comme ça. Aujourd'hui on est là et demain non. On décide pas. »

Drago à Drone

ble aussi faire partie du pack, et est même valorisée comme témoignage d'une vie qui valait la peine d'être vécue, puisque courte mais intense...

La paranza dont il est question dans cette fiction a été créée par Nicolas Fiorillo, dit "Maharaja" en référence à une boîte à la mode dans laquelle il a toujours voulu rentrer et rêvé de fréquenter le carré VIP.

**« C'est pour ça que tu
veux exister, hein ?
J'aimerais bien savoir
comment tu te paies tout
ce que tu as sur toi ! Toi
et ta bande d'amis.. Si
je découvre que vous
tarvaillez dans la rue...
C'est fini pour toi... »**

La mère de Lollipop à son fils

Cet adolescent, originaire de la petite bourgeoisie, est arrivé à assouvir son ambition, celle de se faire une place dans le quartier en reprenant les affaires d'un chef de zone récemment emprisonné. L'adolescent s'est entouré d'une bande de gamins du quartier qu'il connaît depuis toujours. Ils sont une bonne dizaine et prêts à tout pour amasser le maximum d'argent et vivre comme des rois tout en continuant à vivre chez leurs parents ou même à aller à l'école pour s'assurer une couverture. On travaille à faire rentrer des sous, on prend du temps avec sa fa-

mille, on se pavane, on sort, on boit du champagne et on sniffe de la coke. On fait les grands et on rêve à la même hauteur, à ses risques et périls. Leurs noms sont vite rattrapés par leurs surnoms qui les identifient bien plus vite et leur attribuent un début de reconnaissance dans la paranza. Nous avons par exemple Drago, Lollipop, Oiseau mou, Jveuxdire, ou Drone... Leur business est essentiellement celui de l'extorsion de fonds, du racket et du trafic de drogues : cannabis, cocaïne, et héroïne. Ce gang de mineurs est toujours en mouvement, à l'affût de la moindre opportunité pour gagner des parts de marché et l'argent qui va avec. Les sous rentrent dans les caisses en abondance. Ces gangsters novices ont appris leur métier et fait leur trou dans le milieu petit à petit, mais ils auront à faire avec une concurrence qui ne teindra pas compte de leur très jeune âge pour se faire entendre et protéger ses intérêts...

Quand le roman commence, Nicolas Fiorillo et son gang sont bien en place dans le quartier et tiennent le marché du deal de drogues sous l'autorité bien sûr d'un parrain de la camorra, Don Vitto. Les affaires tournent, mais Nicolas ne sera apaisé que quand il aura vengé la mort de son frère. Il cherche à le faire en essayant, sans succès, de tuer à la maternité le fils

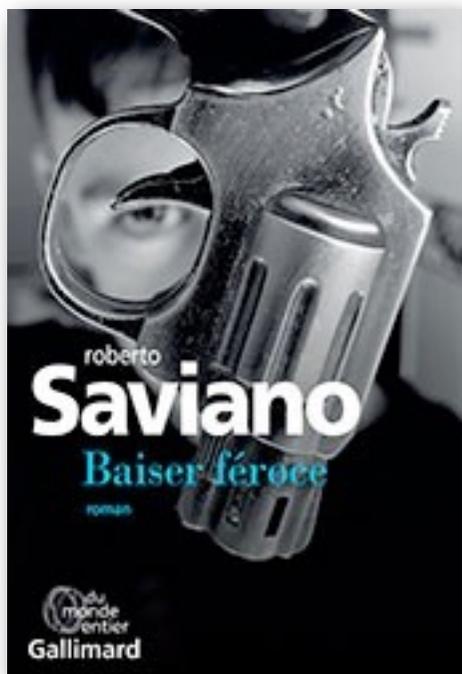
de Dentino, celui qu'il soupçonne justement d'avoir assassiné son frerot... Si une de ses préoccupations est donc de se débarrasser de ce Dentino, une autre est de tenir ses différentes places de deal dans le quartier, places qui souffrent d'une demande si forte d'héroïne que la quantité de produit fournie habituellement par le parrain ne suffit plus. Nicolas doit faire avec des chefs de place qui sont obligés d'aller refaire leurs réserves chez leur ancien fournisseur, une famille concurrente dont le parrain s'appelle Micione. Ce dernier inonde les places de deal de son produit pour déstabiliser les finances de la paranza de Nicolas qui va donc devoir peut-être trouver des arrangements, faire des alliances pour ne pas que les clients aillent voir ailleurs par manque de produit à disposition... Tout ne peut pas se résoudre que par les armes, en mettant par exemple à l'amende les chefs de place comme le suggèrent les autres membres de la paranza... Maharaja et les membres de son baby-gang devront donc trouver des solutions pour compenser les pertes s'il y en a, et trouver les bonnes stratégies commerciales à mettre en place pour continuer à faire fonctionner le business, faire le dos rond un jour si c'est nécessaire, et être plus agressif un autre si les circonstances l'exigent. Le racket des commerces, bars et restaurants du quartier, est une branche du business qui peut aussi rapporter. Combiner deal et extorsion est aussi possible. Accorder par exemple une remise de cinq pour cent à chaque usager signant au moins vingt bonnes critiques pour un bar ou restaurant aux mains de la paranza, permet d'augmenter la fréquentation de ces établissements et donc les revenus du racket qui en découlent... Tout est bon pour engranger plus de sous, avec ou sans menace...

« On peut être gentil et sympa, mais sans fric, on n'est pas gentil et sympa. On est juste un pauvre con sans fric. Moi, un mec qui vaut quelque chose et qui a pas un rond, j'en ai jamais vu. »

Ciro à sa copine Sveta

Mais bien entendu, à vouloir être calife à la place du calife, à viser trop haut, à se croire plus grand que l'on est, à susciter les jalousies de part et d'autre, à ne pas respecter les règles du milieu, à afficher une arrogance de "mouchérons", on risque de se brûler les ailes, et c'est ce qui attend Maharaja et ses tout jeunes amis, féroces mais souvent naïfs, parfois inconscients des dangers qui guettent, des trahisons possibles, tout occupés à commettre des exactions, et à s'enrichir...

Les aspirations de ces “baby gangsters” sont assez triviales en fin de compte : la reconnaissance de leurs capacités à faire comme les grands, la prise de pouvoir et l’enrichissement personnel facile. La valeur argent est glorifiée comme jamais et celle d'un homme ne peut être quantifiée qu'à hauteur de ses revenus... Les gamins diffusent les images de leurs exploits sur les réseaux sociaux, même si c'est du pain bénit pour les enquêteurs. Roberto Saviano parle de Camorra 2.0. On est loin ici des images d'Epinal de la mafia en costume trois pièces, verre de whisky à la main et cigare au bec, dont les membres respectent des lois ancestrales et une hiérarchie solide. Les règles que suivent les membres des “baby-gangs” sont plus diffuses et reposent sur une philosophie qui laisse peut de place aux “faibles”. Il y a les “baiseurs” et les “baisés”, considère Nicolas, et le respect du leader passe par la démonstration de force et la cruauté... On comprend à travers ce roman que les milieux mafieux évoluent en même temps que de nouvelles générations arrivent au pouvoir, que ce soit dans la Camorra, la Cosa Nostra ou la Ndrangheta ou sur les autres places de deal en France ou ailleurs... Le cadre de l'institution est moins bien dessiné. Les membres ont des origines plus diverses, sont instables et moins contrôlables. Les règles qui régissent les clans sont moins gravées dans le marbre...



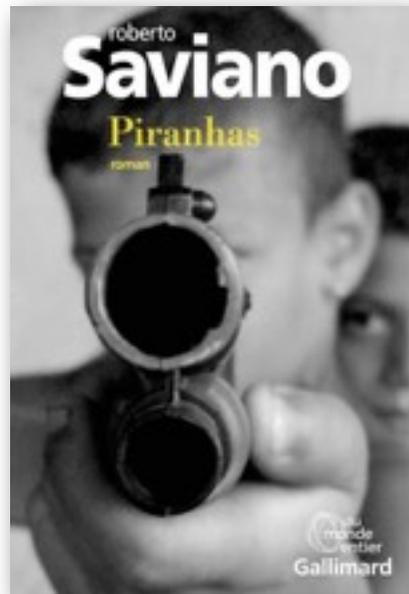
Baiser féroce

Un roman de Roberto Saviano

Editions Gallimard, avril 2019

400 pages - 22 euros

Aller plus loin



Piranhas

Un roman de Roberto Saviano
Editions Gallimard, 2018



Gomorra - Dans l'empire de la camorra

Une enquête de Roberto Saviano
Editions Folio Poche, 2018



STIMULONS LA PRISE EN CHARGE

A propos du numéro 64
de la revue *Dépendances*
publiée par le GREA et Addiction Suisse
Stimulants

C

onsacrer un numéro entier aux stimulants, et surtout aux traitements des problématiques addictives qui peuvent y être associées, c'est presque aller explorer les marges tant le sujet est finalement assez peu abordé dans la littérature spécialisée, et ce même si ces produits sont les psychotropes illégaux les plus consommés après le cannabis... Un article est d'ailleurs consacré à la question de savoir qu'elles peuvent être les raisons pour lesquelles la demande de traitement des usagers de stimulants est si faible en Suisse. Est-ce dû aux substances elles-mêmes, au profil des usagers ou à l'offre de soins ? Parmi les raisons envisagées par Claude Uchlinger, psychiatre à Fribourg, il pourrait y avoir, entre autres, la tolérance sociale accordée à ce produit, mieux considéré que d'autres et donc supposé moins risqué, mais aussi le manque de médicament à disposition pour traiter des problématiques addictives, ce qui n'est pas le cas des dépresseurs comme l'alcool ou les opiacés qui bénéficient eux d'une batterie d'alternatives médicamenteuses qui ont prouvé leur efficacité.... Toujours est-il que ce numéro de la revue *Dépendances*, éditée par le GREA (Groupe Romand d'Etudes des Addictions) et Addiction Suisse, a choisi de s'intéresser à ces drogues associées à des usages récréatifs ou de recherches de performances pour ce qui est des satisfactions recherchées. Ses aspects plus sombres sont aussi à prendre en considération, notamment le risque d'addiction et de surdose...

Quand on parle de stimulants, la liste peut sembler particulièrement longue, alors il sera ici surtout question de cocaïne, amphétamines et cathinones de synthèse, trois produits qui sortent individuellement du lot des stimulants mais n'en sont pas moins, chacun de leur côté, pluriels dans leurs compositions, formes et modes d'administration... Commencer par nous présenter ces trois "familles" de produits, c'est ce qui nous est proposé dans un premier article. Leur pharmacocinétique et pharmacodynamie, à savoir la façon dont ils pénètrent notre organisme et celle dont ils agissent sur le cerveau, nous sont décrites avec précisions. Effets recherchés par les usagers et effets indésirables complètent le tableau et permettent d'apprécier les facteurs d'équilibre ou de déséquilibre de la balance coûts-bénéfices. Emmagasinier ces informations-là permet probablement

une approche plus pragmatique de ces produits, loin des représentations parfois faussées dont ils sont l'objet... Un deuxième article nous explique l'intérêt de ce qui est nommé "drug checking", à savoir le test de produits, dont la Suisse est l'un des pays pionniers. Le "drug checking" est destiné essentiellement au milieu festif. Les objectifs affichés alors sont : "l'évaluation de la consommation et le repérage précoce des consommations problématiques; la promotion des compétences vis-à-vis de la consommation et l'empowerment; la sensibilisation aux risques par la diffusion de messages de RDR et d'informations sur les évolutions du marché, ses tendances et dynamiques; l'incitation à une réflexion critique sur son propre mode de consommation; un soutien, un accompagnement et une mise en lien avec d'autres offres d'aides à la stabilisation ou à la réduction de la consommation; et enfin, une réduction des craintes vis-à-vis des institutions ambulatoires ou résidentielles,..." Ce Drug Checking semble répondre à un besoin croissant des usagers, et à une nécessité de responsabilisation personnelle. Il est souvent le premier contact des consommateurs avec des professionnels du champ des addictions. Le recueil des informations et statistiques réalisées suite aux différents prélèvements sur site est bien entendu précieux pour une meilleure appréhension des produits diffusés et des risques qui peuvent être associés à leur composition aléatoire... S'intéresser à cette composition des produits c'est s'intéresser par la force des choses à leur parcours. Entre l'Amérique du Sud où sont présents les cultivateurs de coca, et le produit final, les étapes de transformation et de transit sont autant d'occasions de réalisations de coupes et de marges financières. Les informations concernant la provenance de la cocaïne et son parcours, sont l'objet justement du troisième article... Les quatrième et cinquième sont consacrés eux à l'intérêt d'une légalisation à venir de toutes les drogues, illégales à l'heure d'aujourd'hui, mais dont la régulation pourrait à l'avenir suivre le même chemin que celui du cannabis, à condition bien entendu de pouvoir mettre en place les garde-fous nécessaires pour éviter que cette politique de reprise en main de marchés jusque-là clandestins, ne ressemble à une libéralisation totale et à un permis de consommer sans plus de prévention et de réduction des risques. Bien sûr une dépénalisation de l'usage de toutes les drogues, comme ça a été réalisé avec suc-

cès au Portugal en 2001, pourrait déjà constituer une première étape. Malheureusement nous savons bien que l'opportunité de mettre en place de telles politiques dépend beaucoup du courage politique de nos dirigeants qui, en la matière, en manquent souvent...

Quand en France l'on décide de mettre en place une politique d'amende forfaitaire systématique pour pénaliser les consommateurs de tout produit illicite, on décide par contre en Suisse de soutenir des programmes comme celui appelé Warningmeth qui propose une alternative à l'amende en cas d'usage de méthamphétamine, à savoir la participation à un programme psychoéducatif de quatre jours qui permet un accompagnement personnalisé de chaque usager et un premier lien avec le réseau des professionnels du soin. Les satisfactions des consommateurs occasionnels ou réguliers ayant suivi le programme semblent bien réelles, et le Warningmeth finit par attirer des usagers volontaires en quête d'informations, de sensibilisation et de réduction des risques... Un dernier article donne la parole à un membre des Cocaïnomanes Anonymes de Suisse romande, "fraternité" qui propose d'accueillir, sur le même modèle que les Narcotiques Anonymes ou les Alcooliques Anonymes, des usagers en difficulté avec le produit cocaïne. Le programme en douze étapes s'appuie sur un objectif d'abstinence totale pour des membres considérés comme "atteints d'une maladie mortelle et incurable qui consiste en une obsession mentale liée à ce qui est appelé une allergie physique". Dit comme ça, la place pour une reprise de contrôle de la consommation semble alors inenvisageable, alors que l'expérience montre qu'elle n'est pourtant en rien utopique... Mais pas question ici de remettre en cause une approche de sevrage qui vaut ce qu'elle vaut et qui fait tant d'adeptes dans le monde, surtout Outre-Atlantique, pour qu'on considère à juste titre qu'elle fait des heureux, et qu'elle a donc sa place... Toujours est-il que les approches par produit, de toutes réflexions et pratiques concernant un accompagnement au sevrage, n'excluent en rien des approches en lien également avec les caractéristiques de la personne concernée et son environnement. Mieux connaître les produits, c'est aussi mieux comprendre les tenants et les aboutissants d'un usage, considéré comme problématique au pas...



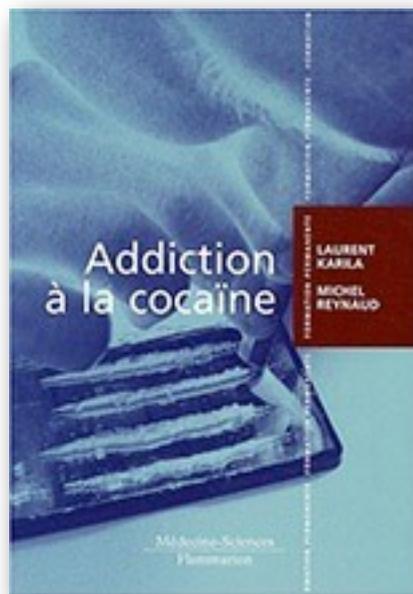
Dépendances Numéro°64 - mars 2019

Stimulants

Revue éditée par Addiction Suisse et le GREA
Lecture sur abonnement.

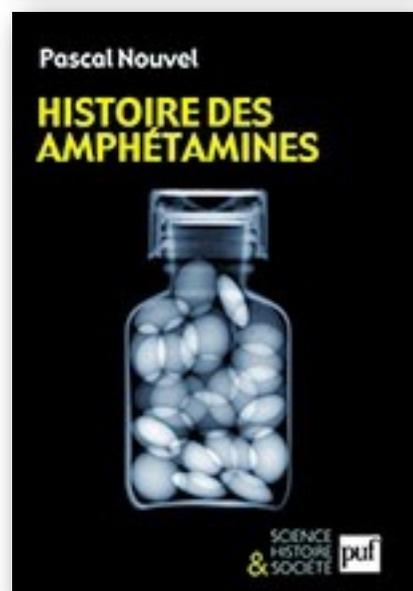
Renseignements sur le site www.grea.ch

Aller plus loin



Addiction à la cocaïne

Un ouvrage de Laurent Karila et Michel Reynaud
Editions Médecine Sciences Publications, 2009



Histoire des amphétamines

Un ouvrage de Pascal Nouvel
Edition PUF, 2015



PIGEONS VOYAGEURS

A propos du film de Brillante Mendoza
Alpha - The right to kill

D

e Rodrigo Duterte il ne sera pas question pendant toute la durée du film, même si on l'aperçoit deux ou trois fois à la télévision en arrière-plan, et pourtant tout commence par son élection en 2016. Le nouveau président philippin lance sa guerre contre la drogue à grand renfort de formules populistes à l'emporte-pièce, en promettant de régler le problème en six mois... Trois ans plus tard, la chasse est toujours ouverte. Le permis de tuer qui a été délivré à la population, et surtout à la police et aux milices mises en place pour éliminer usagers et dealers, a bien été utilisé, et les organisations de défense des droits de l'homme comptabilisent déjà malheureusement plus de 15 000 morts, et ce n'est pas fini. Les rues de Manille, cette mégapole d'Asie du Sud-Est, ne voient pas défiler une journée sans qu'au moins une dizaine de coups de feu n'aient été tirés pour le compte d'une guerre qui comptabilise, comme toutes les guerres, bien plus de morts dans les tranchées que dans les quartiers généraux. Les simples usagers, usagers revendeurs, ou dealers à la petite semaine sont les premiers touchés... C'est toujours la protection des citoyens contre "un mal qui ronge nos sociétés", qui est mise en avant, mais curieusement, chaque année, la mortalité par balles est plus élevée que celle inhérente à l'usage de drogues... Bien entendu cette guerre contre la drogue est devenue pour le président Duterte un prétexte pour faire taire ses opposants facilement suspectés de collusion avec le trafic de drogues. Les Philippines sont devenues une dictature, plus de doute à avoir désormais. La politique internationale de prohibition légitimise toute forme de lutte armée, qu'elle soit plus ou moins sanglante, puisqu'elle n'affiche qu'une préoccupation de façade de défense des droits de l'homme...

Cette lutte contre l'usage et le trafic de drogues, notamment du shabu (méthamphétamine philippine), est au coeur des deux derniers films, et de la dernière série télévisé du réalisateur Brillante Mendoza qui, même s'il a soutenu dès le début publiquement la politique en place, semble malgré tout vouloir en montrer les travers, maladroitement ou non. Chacun

**« C'est pour
le peuple qu'on
fait ça.
Pour les générations
à venir. »**

Le chef de la police à ses agents

**« Mon père
est un policier.
Au courage inégalé.
Toujours prêt
à protéger.
Les citoyens
menacés. »**

*La petite fille du policier,
récitant un poème appris à l'école*

des partisans ou opposants à cette guerre peut, en visionnant ses oeuvres cinématographiques et télévisuelles, y trouver son compte... Dans ce dernier film de Brillante Mendoza, on se concentrera essentiellement sur deux personnages, Moises et Elijah, "bons pères de famille" avec femme et enfants qui se préoccupent avant tout du bien-être des leurs et pensent

faire au mieux pour rapporter des sous à la maison. L'un d'eux, Moises, travaille à la brigade des stupés de Manille, et l'autre, Elijah, en est l'agent d'entretien. Mais ce dernier travaille aussi pour Moises comme indic afin d'arrondir ses fins de mois et surtout éviter la prison suite, on l'imagine, à une précédente arrestation. Elijah est "l'alpha" de Moises, comme on dit dans le jargon policier. Ces deux personnages travaillent pour un système qui glorifie le statut de policier, surtout quand celui-ci lutte contre les "méchants usagers et dealers", mais encourage la corruption et les magouilles en tout genre. Quitte à être en contact avec les produits saisis, autant essayer d'en retirer de l'argent, après tout on n'est pas moins méritant que les dealers des rues... On se déculpabilise comme on peut...

Moises et Elijah participent tous les deux, au début du film, à une interpellation musclée d'un chef de réseau recherché par la brigade des stupés. La brigade d'intervention, composée d'une bonne dizaine d'hommes, fera alors tout autant de morts dans les rangs des dealers et tout autant d'arrestations dans les rangs de ceux qui traînaient dans le coin, dealers ou pas... Bien entendu, la réussite de l'opération "d'envergure", sera l'occasion ici, comme ce serait le cas partout ailleurs dans le monde, de s'auto-féliciter d'une victoire, certes ponctuelle, mais considérée utopiquement comme si "essentielle" dans la lutte contre le trafic. Deux trois armes à feu, quelques kilos de méthamphétamine, et quelques flashes de photographes suffisent, ainsi qu'une conférence de presse où l'on glorifie l'action de la police en proclamant haut et fort que bien entendu les droits humains ont été respectés à tout moment de la procédure et qu'il serait mal venu de laisser penser qu'il puisse en être autrement... "Les gentils" ont mis hors d'état de nuire "les méchants" alors, comme le dit sans mauvaise

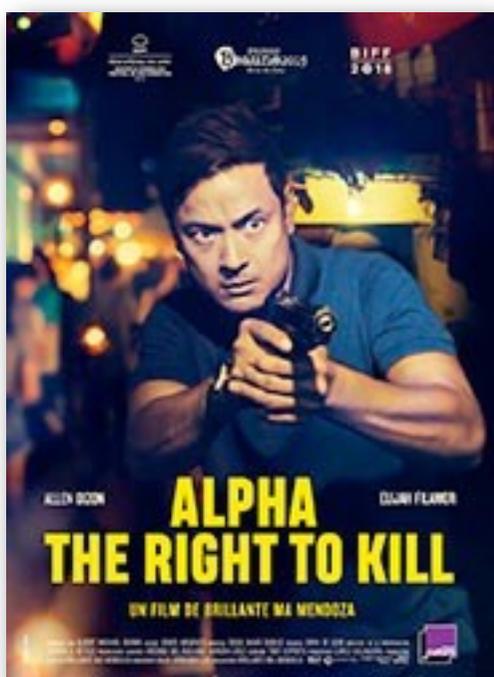
conscience le chef de la police, dans toute guerre il doit y avoir des victimes, sinon ce n'est pas une guerre. Tout est dit en quelques mots car tout est une question d'état d'esprit. On ne peut pas lutter...

Mais comme une force de police d'élite "irréprochable" compte toujours dans ses rangs un mouton noir, c'est le sergent Moises qui endossera ce rôle dans le film... Pendant l'interpellation du chef de réseau, avec la complicité de Elijah, il dérobe le sac du dealer laissé mort sans surveillance, sac contenant shabu et argent liquide, à charge ensuite à l'indigène de transformer les cristaux de méthamphétamine en liquide comme le dit Moises, c'est-à-dire en cash. Les rapports entre le policier et son indic sont simples : l'un est le "boss" et commande, et l'autre n'a qu'à exécuter les ordres sans broncher. Le non-respect des droits humains fondamentaux commence là, dans ces rapports malsains entre un policier en position de force et son indic. Le jeu de pouvoir est faussé par une prise de contrôle total qui ne repose en rien sur le donnant-donnant mais sur la menace... La compassion bascule donc plus facilement du côté d'Elijah, père d'un nouveau né qui vit chichement en couple dans un bidonville, que du côté de Moises, père de deux jumelles de six-sept ans et vivant lui plus bourgeoisement grâce en partie à ses magouilles... Elijah va donc en tout cas mettre tout en oeuvre pour revendre la quantité de shabu à sa disposition. Il a ses réseaux, et sait comment tromper la vigilance des policiers de check-points qui semblent incontournables dans certaines zones de la ville. Les couches de son nourrisson, et surtout une brigade de pigeons voyageurs livreurs seront bien utiles pour faire voyager la marchandise en petites coupures... Malheureusement, non seulement le chef de la brigade des stupés s'est aperçu que le sac du dealer avait été subtilisé, et met alors en cause l'honnêteté ou l'intelligence de ces agents, mais de plus un pigeon voyageur n'a pas retrouvé son chemin, et a livré sa marchandise dans les mauvaises mains... Moises et Elijah sont désormais en danger, sans que nous puissions dévoiler une fin de film forcément tragique étant donné les circonstances...

« De deux choses l'une. Soit on est des voleurs, soit on est des imbéciles. »

Le chef de la police à ses agents

Bien entendu, le réalisateur pourrait nous laisser penser que la morale de cette histoire est qu'il ne faut surtout pas s'aventurer dans le deal de méthamphétamine au risque d'avoir de sérieux problèmes, et qu'il vaut mieux se placer de l'autre côté de la loi, dans le camp par exemple des policiers, à condition bien évidemment de ne pas trafiquer comme le fait Moïse qui serait donc l'exception qui confirme la règle d'une police intègre et sans faille... Mais deux indices peuvent nous laisser imaginer que Brillante Mendoza n'est pas si dupe, que le soutien qu'il accorde à cette politique de lutte contre les drogues n'est peut-être qu'une façade, et que la confiance qu'il met dans les responsables de la police, et ses agents, s'est un peu fissurée. Le premier indice est constitué par le fait que Moïse, vers la fin du film, remet une mallette pleine de billets de banque au grand chef de la police, laissant penser que tout le système est corrompu et profite de cette guerre à la drogue pour s'enrichir. Le deuxième indice est constitué lui par cette musique angoissante qui accompagne une longue cérémonie de remise de prix dans le corps de police. Les policiers sont en masse et défilent au pas, mais l'oppression qui s'en dégage est presque aussi terrifiante que les courses en apnée dans les rues des bidonvilles de la capitale philippine... Rien ne pourra jamais, quoiqu'il arrive, justifier qu'on assassine des usagers, revendeurs ou pas, sous couvert de protection d'une population de citoyens d'une ville dont les consommateurs de shabu semblent donc être exclus de fait...

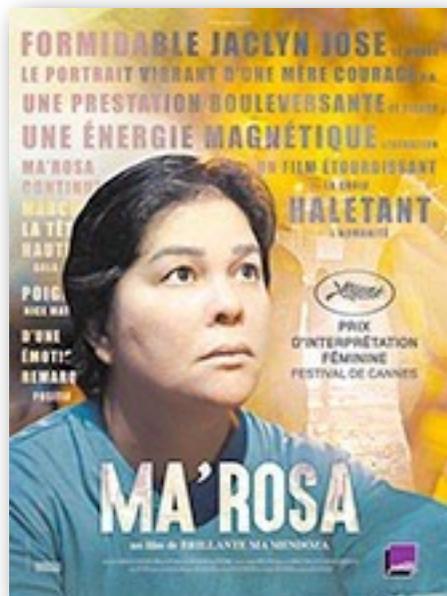


Alpha - The right to kill

Un film de Brillante Mendoza

Sortie en salles françaises le 17 avril 2019

Aller plus loin



Ma' Rosa

Un film de Brillante Mendoza

Sortie : 2016



Amo

Une série de Brillante Mendoza

Diffusion Netflix 2017



AU MÊME MOMENT...

A l'occasion de la publication dans *Le Monde*
d'une enquête de Sandrine Cabut
et Pascale Santi

L'alcool et les jeunes, un cocktail à risques

A

u même moment on s'inquiète en France de la montée en puissance de ces alcoolisations ponctuelles intensives, dont le terme anglais équivalent "Binge drinking" est souvent mis en avant quand il s'agit de parler de ces consommations importantes d'alcool occasionnelles, mais non moins répétées, chez les adolescents et jeunes adultes. En France ce terme d'API (Alcoolisation Ponctuelle Intensive) est utilisé pour identifier des consommations d'au moins cinq verres en une seule occasion, sachant que la taille du gobelet est certes sensiblement la même quelle que soit la fête, mais que son contenu en alcool pur peut passer du simple au triple suivant le consommateur. Les jeunes ont en effet souvent du mal à se rendre compte que quand ils se servent d'alcools dits "forts" dans une soirée, à savoir gin, vodka, whisky, rhum ou tequila par exemple, ils ont tendance à se servir deux ou trois fois la dose standard (10g d'alcool pur) surtout quand un jus ou un soda l'accompagne pour masquer le goût de l'alcool chez des usagers plus en quête d'ivresse que de plaisirs gustatifs... Toujours est-il que d'après l'enquête ESCAPAD de 2017 qui mesure la consommation de drogues chez les jeunes de 17 ans à l'occasion de leur journée défense et citoyenneté, les garçons ne sont pas loin de la moitié à déclarer au moins une API par mois. Les filles sont moins de 40% à en déclarer, mais rattrapent les garçons ces dernières années... Les accueils dans les services d'addictologie des hôpitaux ne sont plus exceptionnels et concernent des jeunes plutôt polyconsommateurs, cannabis et alcool étant le cocktail de psychotropes le plus couramment consommé... Les préoccupations sanitaires des professionnels sont croissantes car les impacts, à court ou long terme, de ces usages sont loin d'être négligeables. L'article rappelle quelques-unes des conséquences directes liées à ces API : Accidents, violences, rapports sexuels non consentis ou non protégés, suicides, et comas éthyliques. Concernant l'impact sur le cerveau, on peut mettre en avant la neurotoxicité, qui touche en particulier l'hippocampe, siège de la mémoire, et une baisse de la régulation des émotions et des habiletés visio-spaciales. Si le cerveau est particulièrement touché à un âge où il est encore en construction, et que ces API sont des facteurs d'augmentation du risque d'addiction pour plus tard, des organes

comme le foie ne sont pas épargnés. Dans l'état actuel des recherches, nous ne savons pas encore, contrairement au cerveau, à quel âge il atteint sa maturité face à l'alcool... Même si la société semble sensibilisée aux conséquences de ces alcoolisations ponctuelles intensives, ce n'est pas toujours le cas des jeunes, ou même parfois de leurs parents, qui ont plutôt tendance à minimiser les ivresses ponctuelles, même si elles se finissent à l'hôpital. Les demandes d'accompagnement vont plus souvent se focaliser sur les usages de cannabis qui ne bénéficient pas encore chez les parents d'une aura culturelle... Et pourtant, il semble important de pouvoir insister sur une prévention et une prise en charge précoce. Cette prévention doit alors prendre appui sur des programmes "pertinents et évalués" qui reposent plus sur un développement des compétences psychosociales que sur la peur et la diabolisation des produits. Des initiatives locales, encadrées par des associations spécialisées sur ces questions-là, mais prenant en compte ou utilisant les compétences des professionnels en liens directs avec les jeunes, professeurs, infirmières ou autres acteurs de terrain, se développent sur le territoire national. Quelques programmes, auxquels il est fait allusion ici, comme Unplugged, mis en place par l'Apleat, mais aussi quelques campagnes, comme celle de Santé Publique France, "Bourré simulator", ou le "Dry January" qui nous vient d'Angleterre, reposent justement sur cette approche de prévention et de réduction des risques transposable dans la vie de tous les jours et en contexte festif... Pour reprendre les propos de Nathalie Latour, déléguée générale de la Fédération addiction, propos cités à la fin de l'article : « Pour nous, il y a quatre piliers sur lesquels il faut agir en matière de prévention : Primo, avoir davantage d'information sur les produits. Deuzio, limiter leur accessibilité, en agissant sur les prix, la publicité, car, rappelons-le, ce ne sont pas des produits comme les autres. Tertio, agir sur les compétences psychosociales. Enfin, rencontrer plus vite, plus tôt, les jeunes et les familles, y compris en milieu festif, mais aussi dans les consultations jeunes consommateurs (CJC), lors d'épisodes de crise. ». On ne dira jamais assez qu'informer et prévenir ce n'est pas prohiber et stigmatiser, mais bien plutôt accompagner pour limiter les situations à risque ou ne pas les aggraver...

Image d'illustration : Fotolia ©

Le Monde

L'alcool et les jeunes, un cocktail à risques

Une enquête de Sandrine Cabut
et Pascale Santi
publié dans le journal Le Monde
le 16 avril 2019

Aller plus loin



Pourquoi les jeunes boivent-ils ?

Un ouvrage de Jean-Pascal Assailly
Editions PAU éducation, 2016



Jeunes et alcool Génération jouissance

Un ouvrage de Martin de Duve
et Jean-Pierre Jacques
Editions de Boeck, 2014



TRAFICS ET TRADITIONS

A propos du film de Ciro Guerra
et Cristina Gallego :

Les oiseaux de passage



Il aura suffi d'une dot au montant un peu trop élevé pour un modeste villageois pour qu'un conte Wayuu se transforme en cauchemar bel et bien réel... Dans cette région désertique de Colombie, le peuple amérindien Wayuu semble vivre en paix grâce au maintien d'équilibres ancestraux fondés sur le respect des traditions, des codes d'honneur et valeurs claniques qui ne sont pas sans rappeler d'ailleurs certains modèles mafieux, nous le constaterons par la suite. La grande différence est qu'il n'est pas question pour les Wayuu a priori d'utiliser l'extorsion de fond, le racket, les jeux d'argent, le proxénétisme ou le trafic de drogues, pour faire vivre la famille, du moins en principe... Mais bien entendu, ce peuple ne vit pas en marge du monde extérieur, et à la fin des années soixante souffle un vent d'insouciance et de basculement des valeurs où les traditions se confrontent à la modernité. Les jeunes générations commencent à bousculer les anciennes et l'on veut parfois aller plus vite que la musique, ou du moins plus vite que celle imposée par les aînés qui réclament que les événements importants de la vie, ainsi que les affaires, se traitent avec patience et suivant un *modus operandi* qu'il ne faut pas négliger...

Le conte qui nous est proposé ici prend sa source en 1968. Rapayet est un jeune homme qui sait ce qu'il veut. Et pour conquérir Zeida, la jeune femme sur laquelle il a jeté son dévolu, il sera prêt à tout, même à transformer son petit business de vente de bouteilles de whisky ou de café en un trafic de marijuana avec les gringos, c'est-à-dire les Américains, trafic bien plus lucratif qui lui tend la main... La dot officielle que réclame la famille de la jeune femme, sa mère Ursula et son oncle Perigrino en tête, sans que Zeida ait visiblement son mot à dire, se mesure en nombre de chèvres, de vaches et de colliers. Dans cette région désertique, c'est l'élevage qui fait vivre les familles, alors une chèvre et une vache, ça compte, et quand ce sont deux trois dizaines qui sont réclamées, il faut bien trouver l'argent pour les acheter... Rapayet est tenace et opportuniste. Ayant repéré que de jeunes hippies, en séjour récréatif dans sa région, étaient en recherche de cannabis, il décide de se

**« Regarde-les Rafa.
C'est un business
d'enfer. La marijuana
est le bonheur
du monde. »**

Moises à Rapayet

lancer avec son ami Moises, étranger au clan, dans le deal de marijuana. Un oncle à lui produit la plante verte dans les hauteurs de la région et est prêt à la lui fournir. Le business reste dans la famille en quelque sorte, et ça a son importance. Rapayet commence par de petites livraisons qui tiennent à dos de mulets, mais ne s'arrêtera pas là bien entendu. Il entrera en affaire avec un certain Bill, américain que l'on ne fera qu'apercevoir mais qui lui réclamera des livraisons de plus en plus importantes...

Le jeune Wayuu arrive à ses fins, il peut acheter une vingtaine de chèvres, une dizaine de vaches et trois colliers pour les offrir à sa belle famille en guise de dot, et ainsi épouser sa promise. Le joli conte est en ordre de

**« On va augmenter
les chargements...
... Le fric il sert à ça,
à être dépensé. »**

Moises à Rapayet

marche mais la vie de famille ne sera malheureusement pas un long fleuve tranquille... Les armes font leur apparition dans le clan au fur et à mesure que le business grossit et que les enfants grandissent. Rapayet reste attaché à ses valeurs familiales et claniques et ne se voit pas plus grand qu'il n'est. Il mène ses affaires "en bon père de famille" pourrait-on dire, c'est-à-dire sans faire d'esbroufe, sans dépenser à outrance, sans changer son allure, sa façon d'être et son état d'esprit. C'est un homme d'affaires sérieux et adulte qui tient à préserver la tranquillité et la paix dans sa communauté. Malheureusement, son ami

Moises est lui bien plus arrogant, beaucoup moins stable, et se laisse plus facilement aller à dépenser son argent et à en mettre plein la vue en organisant des fêtes où l'alcool, qu'il consomme sans modération, coule à flot. Il ne respecte pas grand-chose visiblement des valeurs d'un clan auquel il n'appartient pas, celui de son ami Rapayet, le plus raisonné et raisonnable des deux...

Le jour où les Américains réclament une livraison d'une tonne de marijuana, Rapayet, qui tient à continuer à ne se fournir qu'à son oncle, accepte de ne livrer qu'un maximum de six cents kilos, ce qui est déjà une quantité considérable. Au moment d'échanger marchandises contre dollars, Rapayet se rend compte que les Américains avaient déjà rempli un de leurs trois bimoteurs avec un produit acheté ailleurs, ce qui ne correspond sem-

ble-t-il pas à l'accord d'exclusivité qu'ils avaient auparavant conclu. Le ton monte, mais Rapayet qui est plutôt favorable lui aux échanges verbaux pour régler ses différends, est pris de court par son ami Moises qui abat froidement deux des trois chauffeurs américains et surprend tout le monde. On assiste alors à une scène surréaliste où il s'agit d'enterrer en plein désert non pas uniquement deux corps mais deux bimoteurs préalablement désossés... Les armes ont parlé ce jour-là et ne cesseront par la suite de faire entendre leur voix. Car la mort de ces deux Américains n'est que le signe avant-coureur d'une série d'exécutions entre membres d'une même communauté. Les Américains ne prendront pas part à la fête macabre et se contenteront de réceptionner la marchandise en Colombie pour la faire voyager jusqu'aux Etats-Unis et combler alors la demande américaine. Chez les Wayuu on ne consomme pas de marijuana visiblement, mais plutôt de l'alcool, ce qui ne réussit pas à tous d'ailleurs... La bêtise de Moises ne pourra être réparée que si le jeune homme sans retenue est exclu du business par son grand ami Rapayet. Moises se vengera alors sur les membres du clan de l'oncle producteur d'herbe, en tuant notamment son fils. Rapayet devra donc, pour se rattraper, se débarrasser définitivement de Moises. "Un étranger a versé le sang. Il doit payer par le sang." Cette maxime sanglante est brandie comme l'étendard d'une vengeance inscrite dans le code d'honneur des Wayuu. Des erreurs on peut en faire., et celle de Rapayet a été de travailler avec Moises. Maintenant il doit se racheter. La réparation d'un affront a un coût... Débarrassé de l'élément encombrant, en l'occurrence Moises, le conte peut se poursuivre en famille, avec un business toujours plus florissant et des armes toujours plus nombreuses que l'on doit même cacher dans des tombes faute de place. Les traditions et valeurs claniques commencent à se confronter à une réalité du trafic où la défiance et la protection ont pris le pas sur la confiance et la vie communautaire apaisée...

**« Ca ne s'arrêtera pas là...
...Les esprits sont offensés. »**

Ursula à rapayet

La famille de Rapayet s'agrandit. Nous sommes désormais en 1980. Le père de famille a deux grands enfants désormais, et s'est fait construire

une grande maison bourgeoise d'un blanc immaculé, perdue au milieu d'une immensité désertique, comme un mirage ou comme le symbole d'une vie matérielle qui le dépasse et ne lui ressemble pas tant que ça. Tout semble si froid et si loin de la chaleur communautaire affichée au début du conte... Les oiseaux de passage apportent alors de mauvais présages. La mort de son ancien acolyte et ami Moises le hante toujours. Rapayet ne semble jamais apaisé, et il a raison de rester éveillé et ne pas se reposer sur un confort matériel qui endort sa vigilance... Son jeune beau-frère Leonidas aime, comme Moises en son temps, les femmes, l'alcool, les armes, l'argent et la vie facile sans se mettre au travail. Malgré la protection et l'autorité d'une mère dont la personnalité occupe une place centrale dans le clan familial, il se laisse déborder par ses penchants et accumule des humiliations qui demandent réparation... L'échelle de la violence

**« Je suis décidé
à te tuer... »**

L'oncle des montagnes à Rapayet

**« On est déjà
tous morts ! »**

Rapayet à l'oncle des montagnes

va alors monter d'un cran. L'honneur, les corps et les esprits des uns et des autres seront mis à rude épreuve, et les valeurs et principes claniques voleront en éclat. Même les messagers désignés par les clans pour porter la "bonne parole", apaiser les tensions et restaurer un dialogue rompu, ont perdu de leur efficacité et du respect sans faille qui leur était accordé jusque-là...

N'essayons pas d'imaginer une fin heureuse à ce conte sanglant en cinq actes dont on entrevoit dès les premiers coups de feu que rien ne sera plus comme avant. Les signes divins, la main du destin, les apparitions de volatiles de malheur, les mauvais rêves sont toujours pris en compte par des membres d'une communauté croyante et superstitieuse, et dont l'équilibre se fragilise petit à petit. Préserver sa famille, la protéger, et protéger le clan dans son ensemble, ne sera pas ici une mince affaire. Rapayet et Zeida, son épouse, sont coincés entre deux générations : celle de leurs parents qui tient à préserver intacts des codes d'honneur et des valeurs qui excluent tout compromis; et celle qui suit qui met de côté tout principe, et place dans la vie matérielle la seule espérance de bien-être. Rapayet et Zeida sont à la fois respectueux des traditions et des valeurs familiales mais en même temps pragmatiques quand il s'agit de préserver la paix, la sécurité et les biens

acquis... Même si un conte peut vite se transformer en fable, avec la morale qui l'accompagne, attention de ne pas entrer dans la facilité, et considérer que c'est le produit, en l'occurrence la marijuana, et son trafic, qui sont la cause de tous les maux. La soif de reconnaissance, le désir de s'agrandir, d'accumuler de la richesse, de se protéger au risque de s'encombrer d'armes à feu, tout ça en tentant de préserver sa culture ou au contraire de s'en exclure, sont suffisamment de portes d'entrée vers un ailleurs peuplé parfois de rêves ou d'une réalité plus sombre qu'on l'avait envisagée...

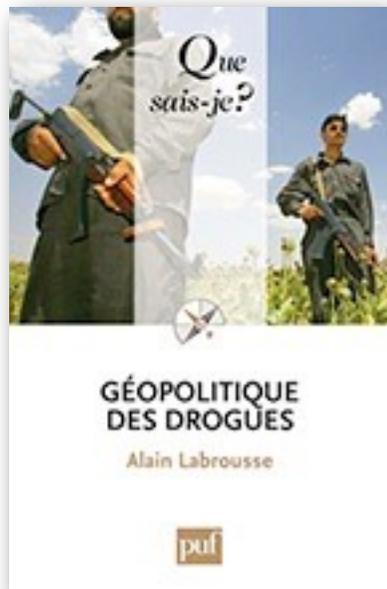


Les oiseaux de passage

Un film de **Ciro Guerra** et **Cristina Gallego**

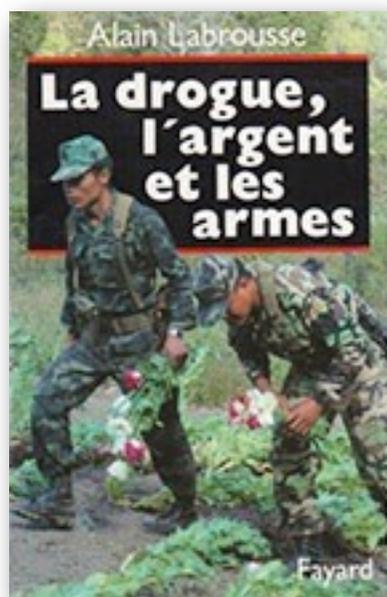
En salles française : 09 avril 2019

Aller plus loin



Géopolitique des drogues

Un ouvrage de Alain Labrousse
Edition PUF, 2011



La Drogue, l'argent et les armes

Un ouvrage de Alain Labrousse
Edition Fayard, 1991



RÉPRESSION ET RÉDEMPTION ?!

A propos du portfolio de Renaud Coulomb
publié sur la plateforme Mediapart
En Birmanie, la guerre de l'opium

D

ans le Nord de la Birmanie, la Kachin Independence Organization (KIO), organisation indépendantiste, contrôle une partie des territoires de l'Etat Kachin, région frontalière avec la Chine où les champs de pavot poussent comme des champs de blé... Le photographe Renaud Coulom nous propose ici deux séries d'une vingtaine de photos chacune, qui documentent depuis trois ans la guerre contre l'opium dans une région du monde, le triangle d'or, historiquement connue pour sa culture de pavot somnifère... Des milliers de familles vivent de cette culture, mais ne sont malheureusement pas incitées financièrement à trouver des cultures de substitution. Ces familles sont touchées, comme bien d'autres, par des usages problématiques d'opium (résine de la fleur), ou d'héroïne (fabriquée en Chine à partir de l'opium), usages qui se sont répandus et, par voie de conséquence, ont fait grimper les taux de prévalence du VIH et du VHC dans la population d'une région considérée comme la plus touchée du Sud-Est asiatique...

La réduction des risques et des dommages n'est sûrement pas la priorité en tout cas du mouvement Pat Jasan, milice armée qui s'est implantée dans ces territoires en 2010 avec le soutien de la KIO et des églises locales, essentiellement baptistes. Ce groupe armé Pat Jasan, qui porte bien son nom puisqu'il signifie en kachan "empêcher et détruire", considère que le gouvernement birman, soupçonné de collusion avec les gros trafiquants, est bien trop laxiste sur ces questions de production et de consommation de drogues, et manque de volontarisme. Alors les Pat Jasan veulent corriger le tir et se sont érigés en justiciers moralistes, armes à feu dans une main, et bible dans l'autre. Ils font tout leur possible pour détruire les récoltes de paysans qui ne se laissent pas faire et constituent eux-mêmes des groupes armés pour se défendre. Les tensions aux abords des champs de pavot sont donc parfois assez fortes...

Eradiquer la culture du pavot n'est pas la seule mission que se sont attribuée les Pat Jasan. Ils souhaitent aussi agir sur la demande en arrêtant systématiquement les usagers, soumis à des tests urinaires, et alors détenus pendant une semaine au moins avant de leur laisser le choix entre

être remis à la police birmane ou bien séjourner entre trois et six mois dans un centre de désintoxication. Ces centres ressemblent plus à des camps de redressement des corps et des esprits, où le livre sacré fait office de traitement de substitution, qu'à des centres d'accueil et d'accompagnement. Ils peuvent accueillir également des usagers envoyés par leur famille, avec des frais de séjour à leur charge. Le sevrage est "à la dure" comme on dit. Après avoir été enfermés à leur arrivée pendant une ou deux semaines pour éviter les évasions dues au manque, ils sont enfin laissés libres de leurs mouvements sans que le séjour soit pour autant une partie de plaisir. Les règles sont strictes et le moindre écart est sévèrement puni. Les pairs, anciens pensionnaires, font souvent le lien entre les gardiens et les usagers et permettent de faire baisser la pression en apaisant les éventuelles tensions. Certains de ces centres n'accueillent pas que des usagers de drogues, mais aussi des personnes souffrant de troubles mentaux ou psychologiques... La religion prend ici une place considérable, mais sa présence est inhérente à l'origine de ces centres créés sous l'égide de l'église des Chrétiens baptistes. La messe y est dite tous les jours, et la foi est érigée en protectrice des "âmes perdues". Selon par exemple La Ja Nding, fondateur du centre "Youth for Christ", « *le catéchisme change l'état d'esprit et le comportement des drogués, qui vont progressivement détester la drogue car elle s'oppose à la religion* ». Il reconnaît tout de même que ça ne marche pas à tous les coups. La pratique religieuse, pouvant même aller parfois jusqu'à l'exorcisme, repose sur cette idée d'un cerveau possédé par les forces du mal, forces qu'il faut chasser à grands coups d'incantations et de prières... Ces phases de prières, mais aussi de travaux pratiques, de repos et de loisir se succèdent et occupent des journées qui ont commencé à 5h du matin. La lecture de la bible, le chant, la musique et le sport sont des activités fortement encouragées et donc pratiquées régulièrement...

Heureusement, certains camps ne sont pas sous l'égide des Pat Jasan, et les modalités d'accueil et de traitement sont tout autre. Le gouvernement birman a ouvert par exemple il y a plusieurs décennies le Drug Dependence Treatment Hospital qui accueille des usagers en difficulté pour leur offrir des soins médicaux et un suivi médicamenteux de substitution. Les

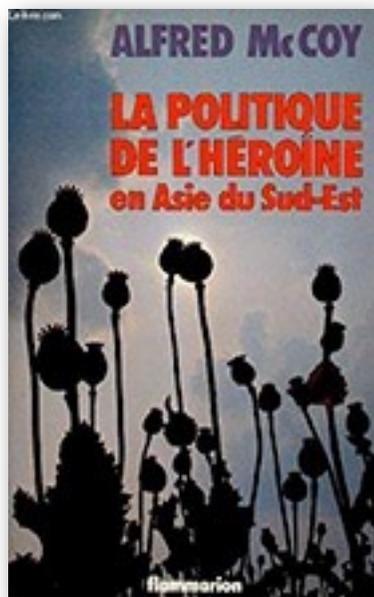
Organisation Non Gouvernementales, comme par exemple la Substance Abuse Research Association (SARA), arrivent à s'implanter dans un certain nombre de centres d'accueil pour proposer aussi des bilans médicaux, des conseils de prévention, une distribution de matériels stériles d'injection et des médicaments de substitution à l'héroïne, comme la Méthadone, bannie des autres centres car suspectée d'entretenir la dépendance aux opiacés des usagers... Les séjours dans ces centres peuvent être de quelques jours à quelques semaines en hospitalisation, mais peuvent aussi accueillir des patients en ambulatoire... Bien entendu, nous sommes là dans un objectif affiché de réduction des risques et des dommages, ce qui fait la grande différence avec les Pat Jasan qui prônent eux la tolérance zéro, la privation et la punition comme moyen d'éradiquer, utopiquement bien sûr, des usages qui ont pris leur source dans des situations de vie difficiles comme une période de chômage circonstanciel ou durable, ou au contraire l'exercice d'une profession physiquement éprouvante. La pression des pairs, un opium et une héroïne bon marché et disponible ont aidé à une large diffusion des produits... L'instabilité politique dans cette région Birmane ne fait qu'accentuer les tensions, et l'on peut facilement imaginer que cette guerre à la drogue se transforme en guerre pour la drogue, dont le trafic génère des revenus substantiels pour les groupes armés indépendantistes comme on l'a constaté dans d'autres régions du monde...



En Birmanie, la guerre contre l'opium

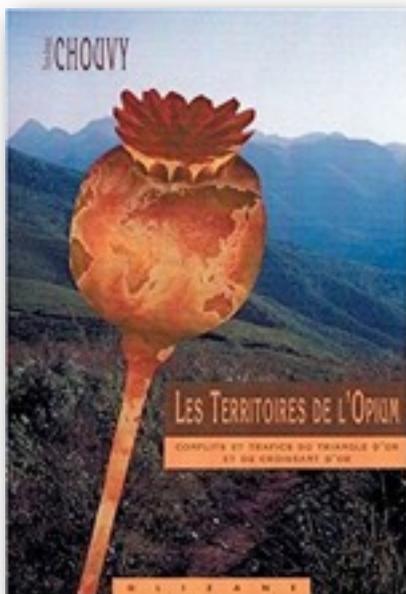
Un portfolio en deux parties de Renaud Coulomb
publié sur la plateforme Mediapart les 10 mars et 13 avril 2019

Aller plus loin



La politique de l'héroïne en Asie du Sud-est

Un ouvrage de Alfred Mc Coy
Edition *Flammarion*, 1980



Les territoires de l'opium

Un ouvrage de Pierre-Arnaud Chouvy
Edition *Olizane*, 2002



PEACE N' LOV'ES

A propos de l'album du groupe PNL

Deux frères

L

La tour Eiffel sait accueillir les grands enfants des tours de la Cité de Tarterêts à Corbeil-Essones, au moins deux d'entre eux, et pas les moins connus. Ademo et N.O.S, de leur prénom d'origine, Tarik et Nabil, la petite trentaine, ont grandi dans le "zoo" comme ils appellent leur cité, et ont toujours eu du mal à s'en détacher. Encore aujourd'hui, après des centaines de milliers d'albums vendus, ils n'ont de cesse d'y revenir en paroles et en actes, car pas facile, mais pas question non plus, de quitter la famille au sens large, les proches et les potes du quartier avec qui ils ont partagé une bonne partie de leurs moments de vie avant de réussir dans l'industrie du RAP... La tour Eiffel est le rendez-vous qu'ils nous proposent dans le clip d'un des titres ("Au DD") de leur album, clip qui prend de la hauteur puisqu'il promène les deux frères à trois cents mètres d'altitude, au bord du vide...

Le groupe PNL a su au fil de leurs quatre albums, dont le dernier sorti début avril, imposer un style et se faire une place au soleil loin de la précarité de leur Cité d'origine... Leur succès musical, ils l'ont construit de manière fulgurante, en quelques années, sans se montrer, sans essayer comme d'autres rappeurs de faire parler d'eux plus que de leur musique, et sans qu'on sache donc grand-chose d'eux. Certes l'absence entretient un mystère et une attente qu'ils ont su exploiter, mais la philosophie du groupe semble tout de même être "Vivons heureux, vivons cachés !". Les seuls mots que l'on entendra d'eux sont ceux qui sortent des paroles de leurs chansons. Leur univers tourne autour d'une nostalgie de leur ancienne vie à la Cité, avec le deal en bas des tours comme environnement proche. Ils l'ont pratiqué quelques années pour finir par produire, grâce aux sous empochés, leur premier album... Le dernier album en date, "Deux frères", n'échappe pas à la règle. L'écouter c'est entendre des bouts de leur parcours de vie et comprendre leur état d'esprit du moment...

Ces deux frères, de père français et de mère algérienne, "de sang corse mélangé bougnoule" comme ils disent, ne sont pas nés avec la cuillère en

**« Ça a démarré dans
l'zoo, dans la haine
pour les keufs.
Dans le stress,
dans les fours,
dans les tirs
près d'mes reufs »**

Paroles extraites du titre "91's"

argent qui encombre désormais leur bouche, au point d'avoir envie aujourd'hui de revenir aux sources, loin d'un monde dont ils ont pourtant rêvé, à savoir celui du cash qui coule à flot et des plaisirs, petits ou grands, qui les accompagnent. Leur mère les ayant quittés enfants, c'est leur père, René Andrieu, gangster connu dans le quartier, qui les a élevés, entre deux braquages. Il leur a appris à s'aimer et à se protéger l'un l'autre sans limite. "J'ai aimé mon frère plus que ma vie, comme me l'a appris mon père", nous dit N.O.S (Nabil), le plus jeune des deux. Il leur a aussi appris à prendre l'argent où il était, "éducation de la cagoule" comme disent les deux frères, en l'occurrence dans les poches des consommateurs de shit et de coke venant s'approvisionner à la Cité... Les remords il faut savoir alors les mettre de côté, quand t'as une famille à nourrir, tu prends l'argent où on veut bien te le donner. "J'ai une miff à nourrir, pour ça que j't'ai fait snifer la white... .. La misère, tu la regardes, on la caresse, pas comme vous...". On charbonne pour ne pas se perdre comme ils disent...

Et la famille, pour PNL, ça a beaucoup d'importance. Ils savent d'où ils viennent et ne l'oublieront pas. "QLF", "Que La Famille" est leur slogan, et ce ne sont pas que des mots. Ils ont construit leur réussite avec l'aide de leurs proches, et ne travaillent qu'avec eux, indépendamment du système et de la grosse machinerie du show-business musical. Et les sous récoltés, comme au temps du deal de rue, ils le leur rendent bien. Que La Famille et tout pour la famille. N'attendez pas d'eux qu'ils aillent voir ailleurs s'ils y sont... Leur réussite financière, ils savent à qui ils la doivent. Et comme par le passé où ils restaient un peu plus tard en bas des tours pour gagner plus, où quand ils approvisionnaient la Cité en remontant le produit d'Espagne, ils ont bataillé et bossé pour créer, produire et promouvoir des albums qui rapportent plus désormais que tous les chefs de réseaux réunis. Leur revenu quotidien à l'époque du deal, correspondant alors environ au salaire mensuel d'un officier de police de la BAC, comme ils l'estiment, passait dans l'achat de Nike au début pour ensuite être mis de côté et permettre l'achat de matériel d'enregistrement. Le deal de rue au profit de la création d'un album de musique.

**« Salaire de
bacqueux chaque
soir dans les Nike.
Bénéf' de la beuh
qui part
dans le mic' »**

Paroles extraites du titre "Deux frères"

Les deux frères ont laissé la vente de stupéfiants derrière eux désormais, et par la même occasion “les cafards dans la cave”...

Le nom de leur groupe, PNL, qui signifie “Peace N' Lovés”, “Lovès” étant un mot d'origine Rom signifiant “argent”, est assez révélateur de ce à quoi ils ont toujours aspiré, à savoir la paix, la tranquillité, mais les poches pleines de billets. Et ils ont su en profiter, loin désormais de l'univers et du passé de gangster qu'ils ont laissé derrière eux. Ils vivent la vie de pacha, mais dans la légalité. “J'veux juste un cocktail frais avec le petit parasol. Fuck ta chicha trop flinguée, nous c'est cigare Al Capone.” nous dit Ade-mo. Ils ont remplacé VR (verlan de Hervé) leur acheteur de shit récurrent, en JR, symbole du businessman machiavélique... Pas question qu'on vienne alors les questionner, les harceler, sur eux, sur leur vie d'avant, ou sur celle d'aujourd'hui. Ils n'accordent aucune interview et envoient un singe quand on leur demande de venir s'exprimer. Aux journalistes ils disent : “Ouais tu peux pas comprendre l'histoire d'une vie. Donc ne pose pas de questions ou interview ma bite...”. Quoiqu'il arrive, il suffit de tirer le fil des paroles égrainées tout au long de l'album, pour en savoir un peu plus sur le duo, essayer du moins, car allez savoir qu'elle est la part de la fiction et celle de la réalité... On comprend en tout cas qu'ils ne veulent pas vivre à moitié. L'argent est fait pour être distribué, dépensé avant que la mort les rattrape. “Faut qu'on claque ce liquide, pour les notres. Dans cette vie avant de partir en shit.”, en shit, c'est-à-dire en fumée...

**« J'traîne
dans la cité
bourrée d'vices.
J'ai la bouche
pleine pourtant
j'dois goûter l'vide. »**

Paroles extraites du titre “91's”

Mais les deux frères, pourtant bourrés d'ambition, semblent avoir fait le tour de la question, et la nostalgie les gagne. L'envie d'arrêter et de se la couler douce pointe le bout de son nez, mais le mouvement est lancé. “On est condamné. On ne peut pas abandonner les gens qui nous ont suivis.”. La vie à la Cité les poursuit. Difficile de s'en détacher, malgré le succès. Cette problématique se retrouve chez beaucoup d'artistes reconnus ou sportifs de haut niveau qui ont grandi dans des quartiers populaires et sont passés d'une vie matérielle modeste à une vie de palace. Quand les

**« J'ai envie de rentrer
à la maison.
Le chemin n'est plus
le même.
Maintenant qu'on
a le monde... »**

Paroles extraites du titre "Autre monde"

différences de niveau de vie sont si importantes entre leur milieu d'origine et celui qu'ils fréquentent désormais, la bascule ne se fait pas facilement, sans qu'il soit question de les plaindre. Tarik et Nabil sont sortis de leur Cité pour parcourir le monde, forts de leur succès, alors ils doivent désormais composer avec un certain choc de civilisation à leur retour. Si leur dernier album nous parle encore et toujours de leur univers du deal, univers d'un passé pas si lointain, c'est qu'ils sont loin d'en avoir fait le deuil, mais ils l'assument...

Les clips de PNL traversent les paysages désertiques du monde entier mais savent revenir en un rien de temps dans leur univers des tours de Cité où l'on croise tous les acteurs du trafic, du guetteur au charbonneur, en passant par le coupeur, le rabatteur et la nourrisse. Dans les clips les clients font des lignes de queue pour se fournir en stupéfiants dans des "fours", places de deal, semble-t-il tenues par les deux frères... Si leur langage musical de mots et de sons essaie de se détacher poétiquement d'un monde stéréotypé, en prenant quelques tangentes, il reste imprégné de l'argot des cités et plus spécifiquement du jargon du deal de rue. Alors voici la liste, non exhaustive, de termes que l'on retrouve régulièrement dans les paroles de leurs chansons : "Charbonner", "Buter", "Bicraver" c'est vendre / "Bon-shar", charbon en verlan, c'est le travail / "Le Biff" c'est l'argent récolté, "la moula" aussi (mais elle peut aussi désigner le produit) / "Ryu", "aya", "bulle", "taga" "doré" désignent le produit vendu sous différentes formes ou variétés / Le "cliquos, c'est le client / "Faire P2", c'est partager son joint / Les "bacqueux" sont les policiers de la BAC, Brigade anti criminelle... "Au DD", titre d'une des chansons, est le raccourci de "au dé-dé", lui-même raccourci de l'expression "au détail" qui se rapporte à la vente en petites quantités. "J'la passe, la détaille, la pé-cou, la vi-sser", signifie respectivement "Passer", "détailler", "couper" et "servir" ("vi-sser")... Dans chaque nouvel album, on en apprend toujours un peu plus sur cet environnement-là, et ce même si l'on n'est pas sensible à l'univers musical de PNL... Alors profitons-en le temps de seize pistes dont certaines ne sont pas loin d'un univers de mots et d'images psychédéliques...



Deux frères

Un album de PNL
Sortie : 5 avril 2019

Aller plus loin



Dans la légende

Un album de PNL
Sortie : 2016



Le monde Chico

Un album de PNL
Sortie : 2015



Que La Famille

Un album de PNL
Sortie : 2015



AU MÊME MOMENT...

A l'occasion de la diffusion sur France 2
du documentaire de Pauline Liétar
Narcotrafic : la nouvelle guerre

A

u même moment sur France Télévision on s'efforce de raconter l'histoire du narcotrafic en utilisant les codes d'un bon polar. Le documentaire essaie de concurrencer la fiction qui, depuis quelques années déjà, a envahi les médias audiovisuels, notamment le petit écran avec des fameuses séries comme "Narcos" ou "El Chapo"... Ici, on tamise la lumière pour expliquer comment le trafic a prospéré et prospère encore clandestinement en faisant la part belle publiquement à de grands noms du narcotrafic tels que Pablo Escobar, le Colombien ou Joaquin Guzman, le Mexicain, mais aussi, bien avant eux, les frères Guerini, parrains corses qui ont su mettre en place, après guerre, un trafic d'héroïne entre une France productrice et une Amérique consommatrice... Deux heures de documentaire devraient suffire à mettre en avant l'échec des politiques successives de lutte contre ces trafics, mais les entretiens qui suivent, notamment celui du directeur de l'OCRTIS (l'Office Central pour la Répression du Trafic illicite de Stupéfiants), laissent penser qu'il faudrait accentuer cette lutte pour agir sur l'offre. Reconnaissons qu'il est tout de même fait allusion à la prévention pour pouvoir aussi agir sur la demande... Ces deux heures de documentaire essaient donc de résumer les différentes étapes du trafic de drogues illégales comme l'héroïne et la cocaïne, en se concentrant, pour une grande part, sur ces principaux acteurs, notamment ceux dont les noms et les visages ont inondé les journaux et télévisions ces dernières décennies... Commençons donc par les frères Guerini qui, après guerre, ont lancé ce qui sera appelé par les Américains la French Connection, même si les réseaux étaient bien moins connectés entre eux qu'on a pu le penser. Ces frères Guerini ont pu prospérer sur une demande croissante en héroïne aux Etats-Unis et une certaine impunité qui leur était accordée par la CIA avec qui ils avaient passé un accord pour mettre à mal les révoltes communistes en France. L'arrivée de Nixon au pouvoir et sa déclaration de guerre à la drogue de 1970, lancèrent un mouvement de lutte intense contre les trafics dont la French Connection fera les frais peu de temps après. Des chimistes de renom, comme Joseph Cesari, seront arrêtés. Des acteurs du trafic, comme Laurent Foccioni, se réfugieront en Colombie pour se lancer alors dans la fabrication d'un autre stupéfiant, la co-

caïne, qui fera les beaux jours d'un certain Pablo Escobar, mort en 1993 après avoir beaucoup fait parler de lui... Mais avant Escobar, une autre personnalité avait déjà pris ses marques, et ce dès le début des années 70. C'est la colombienne Griselda Blanco, installée à NY, qui développa son trafic dès 1972. Elle acheminait la cocaïne de Colombie par avion sur des vols réguliers, en chargeant les soutiens-gorge de dizaines de mules à son service. Certaines finiront par trop parler et Griselda dû fuir en Colombie. En contact avec Pablo Escobar, elle l'incita à se lancer dans le trafic de cocaïne, ce qu'il fera sans retenue. Il inondera la côte américaine, via les Caraïbes, en faisant entrer le produit à Miami. La ville fut alors le terrain de jeu du Cartel de Medellin en même temps que celui de Griselda Blanco. Autoritaire et sanguinaire, elle lancera la bataille de la prise de Miami où, ce que l'on a appelé les cocaïne cowboys séviront avec une montée de la violence sans précédent sur le territoire américain à la fin des années 70 et début des années 80... Le président Reagan accentua alors la lutte contre le trafic en augmentant les ressources allouées aux services concernés. Griselda Blanco poursuivit autant par les hommes d'Escobar, par des membres de son propre camp, que par la police américaine, dû fuir en Californie où elle se fera finalement arrêter et sera condamnée à vingt ans de réclusion... Escobar, seul maître à bord désormais du trafic de cocaïne entre la Colombie et les Etats-Unis, peut faire prospérer ses affaires tranquillement... Mais des ambitions politiques avortées par des campagnes de dénigrement le pousseront à mettre à feu et à sang la Colombie. "De l'argent ou du plomb" fut sa nouvelle devise. Soit on accepte son argent et on fait tout pour éviter les poursuites d'El Patron et son extradition, soit on se fait tuer. Le ministre de la justice en fera les frais. Et comme la soif de revanche de Pablo Escobar n'a pas de limite, il se lancera dans ce que l'on appellera du narco terrorisme : palais de justice envahi et saccagé, bombe posée devant le bâtiment des services de renseignements, avion piégé,... Bref, des centaines de victimes en quelques années seulement. Pablo Escobar devient alors l'ennemi public numéro 01 des Etats-Unis et de la Colombie. L'opération "têtes pensantes" permit aux polices des deux pays de travailler ensemble à la poursuite d'Escobar qui finit par se rendre en échange d'une absence d'extradition,

sa plus grosse hantise, et de conditions de détention que beaucoup de prisonniers envieraient. Son évasion de la prison cinq étoiles, qu'il avait lui-même fait construire, sera l'occasion pour la DEA et la police colombienne de mettre en place le "bloc de recherche", troupe d'élite en charge de la chasse au fameux narcotrafiquant. Des mois d'écoutes et d'interrogatoires permettront de mettre la main sur Escobar, tué dans sa fuite sur le toit de la maison dans laquelle il s'était réfugié... Au début des années 90, ce sont les Mexicains qui prendront alors le relais. La violence est aussi au rendez-vous et monte d'un cran chez les hommes de Joaquin Guzman, dit El Chapo, patron du cartel de Sinaloa, spécialiste des tunnels pour faire passer aux stupéfiants la frontière américano-mexicaine, échappé à deux reprises des prisons de son pays, poursuivi, arrêté, extradé et condamné finalement aux Etats-Unis où il passera les dernières années de sa vie dans une prison de haute sécurité. A la différence d'Escobar, El Chapo a su faire prospérer un trafic international, où des produits aussi variés que la cocaïne, l'héroïne et la méthamphétamine sauront inonder aussi bien les Etats-Unis que l'Europe et l'Asie. Son empire se construira sur le sang de ses compatriotes, des membres de son propre cartel ou de cartels concurrents, cartels qui menèrent une guerre sans merci où les dizaines de milliers de victimes hantent un pays qui souffre encore de ces guerres sanguinaires. Les cartels, et groupes armés qui y sont associés, utilisent décapitations, démembrements, ou autres exactions toutes aussi effrayantes, pour impressionner les adversaires et essayer de gagner des parts de marché... El Chapo en prison, le trafic ne s'est pas arrêté pour autant et continue à prospérer sur une demande constante. Les derniers présidents américains ont fini par reconnaître que si les Mexicains vendaient, c'est que les Américains consommaient... Nous l'aurons compris en regardant ce documentaire, "couper" les têtes de réseaux n'a pas empêché d'autres de pousser, le tout sur le dos d'une population qui subit une guerre de la drogue qui fait plus de victimes que l'usage en soi. Il serait temps, encore une fois, de se poser les bonnes questions...

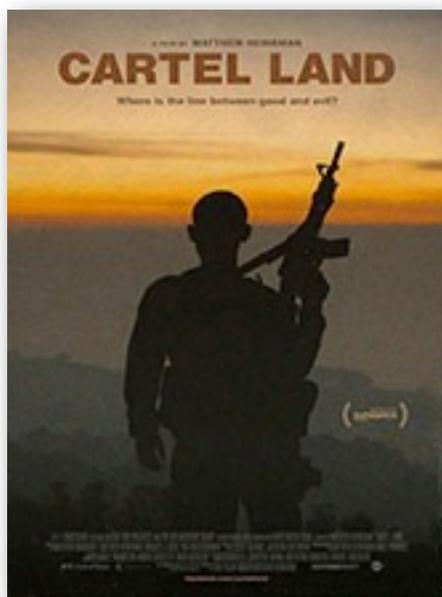
Image d'illustration : Fotolia©

france.2

Narcotrafic : la nouvelle guerre

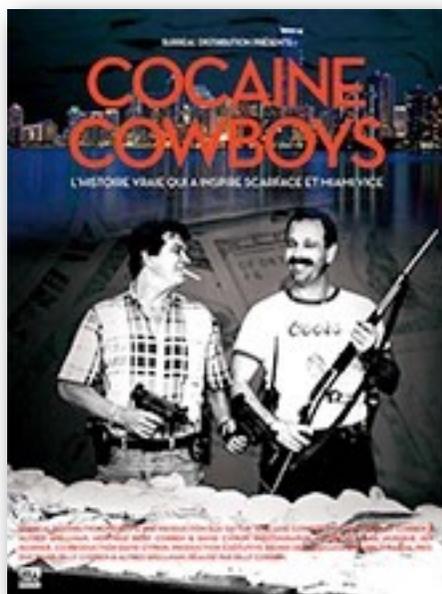
Un documentaire
de Pauline Liétar

Aller plus loin



Cartel Land

Un documentaire de Matthew Heineman
Sortie : 2015



Cocaine Cowboys

Un documentaire de Billy Corben
Sortie : 2009



**KÉVIN ET ANTHONY,
NOS HÉROÏNES**

A propos du documentaire
de Allan Henry et Nicolas Bourgoin
diffusé sur France 2
Gueules cassées

R

evenir à 28 ans, dix ans après avoir quitté la Meuse, dans la région de son enfance, dans le Grand Est, à la frontière de la Belgique et du Luxembourg, raconter comment l'héroïne a croisé la route de ses deux amis d'enfance et comment elle a impacté leurs dix dernières années, c'est la promesse que s'était faite Allan, devenu depuis journaliste, le rêve de son enfance... Ce qui anime le réalisateur est d'essayer de

comprendre pourquoi eux, et pas lui, ont "plongé", comme on entend souvent, dans l'héro. "Glisser", "Plonger", comme dans une piscine sans eau, avec la difficulté alors d'en sortir, sont des termes souvent employés pour essayer d'imager ce qui est advenu à des consommateurs entrés dans un quotidien centré sur le produit. La "bascule", si l'on peut vraiment employer ce mot-là, est moins soudaine qu'on l'imagine, et s'inscrit dans le temps, un temps plus ou moins long. C'est plus insidieux qu'il y pourrait car le bien-être qui accompagne l'usage est bel et bien là, et le nier, ou de déprécier, ce serait passer à côté de la problématique...

La région était déjà sinistrée quand les trois adolescents y ont grandi. Les perspectives de réussite ne sont pas à portée de main ou même de vue. Et pas grand-chose à se mettre sous la dent pour occuper ses journées d'ados quand on vit dans un petit village qui propose peu d'activités. Alors, quand on se trouve sur la route de l'héroïne qui débarque des Pays-Bas pour ensuite se vendre sur l'ensemble du territoire français, on a vite fait de croiser son chemin. Elle est à disposition, autant que le cannabis, si ce n'est plus. Même si l'on a parfois tendance à associer les usages de psychotropes à l'urbanisation, les campagnes sont loin d'être épargnées... Mais alors pourquoi, malgré les informations qui circulent, les alertes répétitives sur les dangers des drogues, des jeunes se font-ils piéger ? Cette question, beaucoup des plus proches, ou même des moins proches, des usagers se la posent encore et toujours. Ne trouvant aucune réponse immédiate ou satisfaisante, le sentiment d'incohérence alimente des représentations qui tendent à discréditer des usages présentés comme dénués de sens et d'intérêt... Et pourtant... Antony

**« Anthony, Kévin
et moi on a fait les
quatre cents coups.
Ados, ils sont tombés
dans l'héroïne. C'est
elle qui nous a séparés.
C'était il y a dix ans. »**

Allan, le journaliste, en off.

et Kévin, les amis qu'Allan retrouve, ne sont pas idiots. S'ils ont consommé, et qu'ils consomment encore ces opiacés, c'est qu'ils y ont trouvé, et y trouvent encore, leur intérêt, au moins celui de lutter contre les symptômes du manque. La balance des bienfaits et des méfaits a pu en effet basculer à un moment donné du mauvais côté, au point d'avoir envie de faire machine arrière, mais les motivations d'usage n'ont rien d'incohérentes...

Accepter de raconter comment ça a commencé, comment ça s'est poursuivi et comment ça pourrait prendre fin, ce n'est pas chose facile, et le désir de se confier à la caméra, du moins pour Kévin, ne vient que d'une envie de témoigner, de prévenir ceux qui l'écouteront, sans fanfaronner,

« L'héro, on en a parlé très vite, car elle a pris toute la place dans leur vie. Elle a changé leur regard, leur visage, et ça, je m'y attendais pas. »

Allan le journaliste, en off.

sans se mettre en avant, sans se victimiser. Pour Anthony et Kevin, les choses étaient il y a dix ans, et sont aujourd'hui, finalement assez simples. Il ne faut pas chercher midi à quatorze heures. "On ne peut pas revenir en arrière. C'est comme ça. Qu'est-ce que tu veux que je te dise ?" répète Kévin à deux trois reprises. L'usage d'héroïne leur est tombé dessus. Rien ne semblait les prédisposer à cela. Commencer à consommer n'était pas totalement un choix. Le vrai choix c'est celui que l'on a d'arrêter ou pas nous dit Anthony... Et encore... Quand Allan retrouve, dix ans après, ses amis, c'est pour essayer de

comprendre ce qu'il s'est passé et comment ils ont vécu leur addiction durant toutes ces années. La complicité est de nouveau au rendez-vous, comme au temps de leur adolescence, mais la culpabilité le ronge encore, celle d'être parti à la capitale dix ans plus tôt, d'avoir "abandonné" ses potes à leur héroïne, de s'être extrait de tout ça, de les avoir observés au fond de la piscine sans savoir comment les aider à remonter à la surface. Encore aujourd'hui, Allan se demande ce qu'il pourrait bien faire pour aider ses amis d'enfance. Alors on sent bien au moment des retrouvailles, en observant les différentes "gueules", plus ou moins "cassées", que les parcours pour les trois jeunes gens ont été bien différents...

Kévin et Antony vivent désormais à Commercy, à 60 kilomètres de Verdun. L'un, Anthony, a retrouvé un travail et une copine, et tout semble bien se

passer. L'autre, Kévin, est seul et vit dans un appartement thérapeutique depuis une semaine, un lieu de vie qui lui est proposé pour accompagner son sevrage. Kévin et Anthony sont sous Méthadone... Pour Kévin, l'héroïne a débarqué dans sa vie un soir où le cannabis n'était pas au rendez-vous par manque de disponibilité, ce qui n'était pas le cas de l'héroïne à ce moment-là. Envie d'essayer, d'expérimenter, pourquoi pas ? C'est là, maintenant, devant soi, on a dix-huit ans, on est invincible... Anthony parle simplement d'un moment de faiblesse. Il a toujours été bien entouré, n'a manqué de rien, alors pas de raison d'aller chercher de ce côté-là des problèmes de vie. Les premiers effets sont décrits comme suffisamment sensationnels, inégalés avec d'autres stupéfiants, pour que l'envie de recommencer soit au rendez-vous. Jusqu'au moment où les réveils deviennent difficiles, et même douloureux : frissons, mal de ventre, vomissements, diarrhée,... Les symptômes du manque sont là et bien là. Le processus est en marche. Kévin en est arrivé à consommer 5 à 6 grammes par jour, Anthony lui 13 grammes (visiblement en "chassant le dragon", c'est-à-dire en inhalant les vapeurs d'un produit chauffé). La vie est alors centrée sur le produit. Plus envie de rien d'autre. Des journées entières, enfermé à consommer, sortir trouver le billet pour aller acheter de quoi soulager son manque, reconsommer, ne plus prendre soin de soi, s'isoler, tout perdre pour mieux retrouver le produit...

**« T'as dix milles
symptômes
qui arrivent
en même temps.
Une gastro x 10. »**

Kévin à Allan

Kévin est suivi par un Centre de Soins, d'Accompagnement et de Prévention en Addictologie. Le CSAPA dispose d'un dispositif mobile. Dans le département, on ne peut pas attendre que les usagers viennent au soin, il faut "aller vers" eux comme on dit, se déplacer, aller à leur rencontre. La délivrance de Méthadone permet de lutter contre les symptômes physiques du manque. Certains patients pourront l'adopter à vie, s'ils sont stabilisés. Leur existence peut alors reprendre son cours "normal" en quelque sorte. La substance les accompagne comme un médicament accompagnerait une maladie chronique. Ils n'ont plus besoin d'aller chercher leur produit dans la rue, se mettre en danger, se placer dans des situations de manque qui les obligent à tout mettre en œuvre, emprunts, petite ou grosse

**« J'ai rien fait
de bon pendant ça.
C'est dix ans de
ma vie que j'ai perdus.
C'est comme ça
dans ma tête
en ce moment. »**

Anthony à Allan

délinquance, pour se procurer les sous nécessaires au financement de leur consommation personnelle. A vingt ans, quand le gramme est au prix de 20-25 euros dans la région, il faut bien trouver l'argent. La culpabilité consécutive aux actes déviants racontés ici par Anthony et Kévin, avec les séjours en prison qui les accompagnent, n'est pas présente pendant le parcours d'usage, mais débarque bien plus tard, avec le recul... Le produit est la seule priorité de la journée à venir et à vivre... Pour l'environnement familial, ce n'est pas toujours simple. La grand-mère de Kévin aimerait bien entendu qu'il arrête et ne comprend pas pourquoi il continue à consommer un produit qui le détruit. Elle l'a pourtant sensibilisé au fait qu'elle avait un cancer et qu'elle aimerait partir plus sereine, avec un petit-fils tiré d'affaire. Elle nie le plaisir qu'il peut prendre à l'usage, mais malgré elle, l'aide à financer sa consommation quand il lui met la pression pour obtenir quelques billets...

Pour Kévin et Anthony, cette vie centrée sur l'héro semble derrière eux quand Allan leur rend la première visite... Kévin passe désormais à la pharmacie tous les matins pour prendre sa fiole de méthadone, dormir deux heures et reprendre sa journée en fonctionnant normalement. Anthony explique qu'il préfère, lui, le Subutex®, autre médicament de substitution, qui lui semble moins fort, donc plus facile à abandonner par la suite et se débarrasser de tous usages d'opiacés... Bien entendu il y a les symptômes physiques contre lesquels on peut lutter ainsi, mais il y a aussi les symptômes psychologiques, les difficultés de vie et les angoisses qui accompagnent le tout, les difficultés à dormir, etc... Des prises d'anxiolytiques, un suivi psychologique, et un réseau d'associations sont à disposition si nécessaire pour accompagner le sevrage et la reprise d'activité. Mais Kévin, qui commence à prendre ses marques dans son appartement thérapeutique, n'est malheureusement pas très en demande de rencontre...

Quand Allan les laisse quelques semaines avant de revenir, il n'est pas inquiet... Et pourtant... Kévin, qui s'était éloigné de son village d'enfance

pour échapper aux tentations en changeant d'environnement, est revenu sur le produit qui lui procure le bien-être qu'il ne trouve pas ailleurs. Le risque, nous explique Dominique Guirlet, addictologue du CSAPA, est que le patient se repose sur le produit et ne se donne pas la peine de trouver des alternatives pour être bien. Kévin risque de perdre son appartement thérapeutique s'il continue à consommer de l'héroïne malgré le protocole et le contrat mis en place avec le CSAPA. Si Allan est désormais inquiet pour son ami Kévin, il se rassure sur les possibilités de s'en sortir en retournant voir un autre ami de la bande, Matthieu, qui a su dire stop après seulement un an. Ca a commencé pour lui par un usage de Subutex®, pour finir par un usage d'héroïne. C'est l'apparition des premiers symptômes du manque qui l'ont alerté... Pour Anthony et Kévin ça n'a pas été aussi simple. Dix ans de consommation chronique ça ne s'efface pas du jour au lendemain malheureusement...

« C'est le produit qui apporte tout. Donc il faut inverser la machine, la vapeur, de façon à lui réapprendre à être bien, mais qu'il faut alors donner de soi, faire des efforts pour récolter quelque chose. »

Dominique Guirlet, addictologue

Kévin, ayant finalement perdu son appartement thérapeutique, est revenu vivre chez sa mère. Il continue à être suivi par le CSAPA qui lui propose une hospitalisation en vue d'une augmentation des doses de Méthadone. Kévin reconnaît qu'il n'a pas fait ce qu'il fallait, et que son envie d'arrêter n'était peut-être pas assez forte... Anthony n'est pas non plus dans une situation reluisante. Il a perdu sa copine, son travail, mais au moins, il n'est pas retourné vers l'héroïne. Malheureusement, la prison l'a rattrapé pour une peine pas encore accomplie. En prison il est suivi par l'addictologue du CSAPA, ce qui n'est pas le cas pour tous les usagers enfermés dont certains doivent accomplir un sevrage "à la dure", comme on dit...

Curieusement, mais heureusement, après avoir rencontré ces usagers, avoir écouté leur témoignages et entendu leur parcours de vie, on peut se raccrocher à quelques bonnes nouvelles, quelques pistes de sevrage, quelques sourires échangés entre patients et personnel soignant, et surtout entre amis d'enfance, ceux qui " ne s'oublient pas, avec qui tu grandis, avec qui tu te construis, dont tu t'es éloigné depuis dix ans à cause

de l'héroïne, mais que tu retrouves le temps d'un été...“, conclut en off Allan...

The logo for France 2, featuring the word "france" in lowercase black letters, a red dot, and the number "2" in a larger, bold black font.

Gueules cassées

Un documentaire de Allan Henry
et Nicolas Bourgouin

Diffusé sur France 2, le 09 avril 2019

Aller plus loin



Midnight Ramblers

Un documentaire de Julian Ballester

Sortie française : juin 2018



Oslo 31 août

Un film de Joachim Trier

Sortie française : février 2012



MORPHINE 50'S

A propos du film de Gilles Grangier
diffusé sur la chaîne ARTE

Le désordre et la nuit

L

e désordre de la nuit dans les années 50 semble relativement pas trop mal ordonné... En apparence du moins. Dans les clubs bourgeois de la capitale on vient se dévergondner bien gentiment en écoutant du jazz dans quelques volutes de fumée et vapeurs d'alcool. Les femmes sont en robe de soirée et les messieurs en costard cravate. Ils dansent, fricotent un peu dans un milieu qui, comparativement à celui des décennies suivantes, n'a rien de sulfureux... Il est tout de même un usage et un trafic qui sont présentés ici comme particulièrement immoraux, ce sont ceux de la "cam", comme il est dit dans le film, en l'occurrence la cocaïne et la morphine, sans d'ailleurs qu'il soit réellement fait de distinction entre deux produits pourtant si éloignés... Derrière la façade d'une élégance à la parisienne, on s'amourache, on traficote et on consomme sous le manteau. On fait illusion tant que la police n'a pas l'occasion de venir plonger son nez dans la poudrière. Les psychotropes prohibés ne sont pas ouvertement de la partie. Le gangstérisme de l'époque se drape dans des costumes trois-pièces et une bonne tenue de façade. Les débordements ne sont pas acceptés...

L'inspecteur Valois, semble-t-il porté sur "le jus de fruit", sans que ce soit si flagrant malgré les médisances de ses collègues, est chargé d'enquêter sur le meurtre d'Albert Simoni, propriétaire de "L'oeuf", club chic des nuits parisiennes. Si c'est Valois qui est désigné pour aller y faire un tour, s'imprégner de l'atmosphère et faire connaissance avec les personnes qui y travaillent ou qui le fréquentent, c'est qu'il est à l'aise dans ce milieu et qu'il s'y fond visiblement assez vite... Dès sa première nuit dans l'Oeuf, il fait la connaissance d'une certaine Lucky Fridel, habituée du lieu pour avoir eu une liaison avec le désormais défunt, Albert Simoni. Lucky est la fille d'un industriel allemand qui menace de lui couper les vivres si elle ne rentre pas à Munich au plus vite. Mais la jeune femme d'une vingtaine d'années rêve de vie parisienne, de romance et d'une carrière de chanteuse. Malheureusement, elle ne pratique le chant qu'à l'occasion, et ne réussit pas à concurrencer la chanteuse et danseuse d'exception du groupe de jazz qui anime chaque soir le club. La jeune femme s'évertue à exister dans un milieu où seul son charme semble intéresser les clients.

L'inspecteur Valois, baroudeur au grand coeur, n'échappe pas à la règle et succombe aux charmes de Lucky dès le premier soir, et passe la nuit avec elle. Il essaie d'en savoir plus alors sur ses fréquentations, sur celles de son amant Albert Simoni, et comprend assez vite que le propriétaire de l'Oeuf fournit en psychotropes une Lucky, semble-t-il un peu perdue, et qui se prostitue à l'occasion. Il est question de cocaïne et de morphine ici, deux produits dont elle doit subir le manque désormais, et ce depuis que son amant est décédé... Valois, malgré ses jugements moralistes à la Bon Papa sur la consommation de la jeune femme, s'amourache d'elle et fera tout pour la protéger jusqu'au bout de l'intrigue...

La suite de la relation entre l'inspecteur vieillissant et la jeune Lucky nous en apprendra un peu plus sur les connexions entre le monde de la nuit, le trafic de la "cam", notamment de morphine, et la production pharmaceutique qui y est associée. Albert Simoni était le frère d'un industriel pharmaceutique de renom et influent. Lucky est liée à une pharmacienne des beaux quartiers, épouse d'un ingénieur chimiste, et seconde maîtresse d'Albert Simoni qu'elle fournissait en morphine sans savoir que la substance était destinée à Lucky... La pharmacienne finira par accueillir chez elle la jeune femme souffrant d'un manque évident de morphine. Nous en apercevons quelques symptômes : mal-être général, sueurs froides, pupilles dilatées... Les histoires de coeur et les histoires de "cam" sont ici suffisamment liées pour que l'omerta sur les différentes combines ou trafics soit la solution adoptée par l'inspecteur pour contenter tout le monde. La pharmacienne et son mari sauvent leur réputation, et Lucky est prise en charge par l'inspecteur Valois qui la déposera à la grille d'une institution pour y faire une cure. La police est contente d'avoir mis la main sur le ou la responsable du meurtre (sans grande surprise)... Ici les gangsters et le beau-monde se retrouvent sur le terrain d'un trafic et d'un usage d'opiacés dépeint comme la part "sombre" du monde récréatif des nuits parisiennes. Les femmes sont présentées comme "sous influence" des hommes et des produits. Cette image des usagères, mélangeant "glamour" et "dépravation", ne fera malheureusement qu'alimenter les fantasmes et les représentations fausses sur les produits et ses consommatrices dans les années et décennies qui suivront...

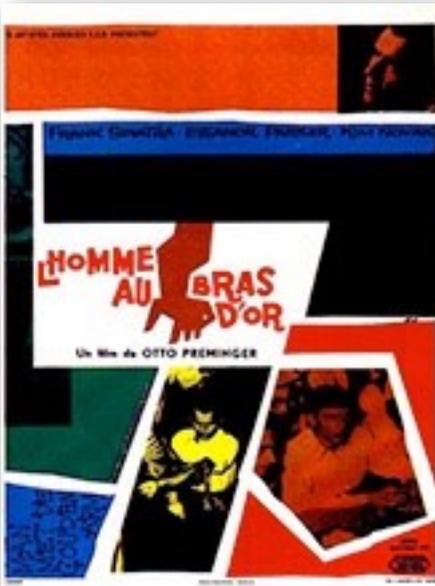


Le désordre et la nuit

Un film de Gilles Grangier, 1957

Diffusion ARTE, avril 2019

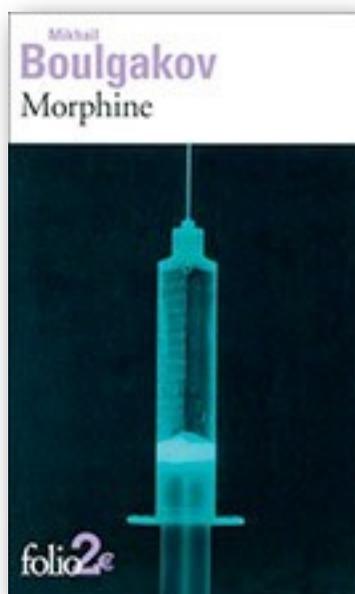
Aller plus loin



L'homme au bras d'or

Un film de Otto Preminger

Date de sortie : 1955



Morphine

Un récit de Mikhaïl Boulgakov

Editions Folio Poche, 1997



CANNABIS LAND

A propos d'un documentaire
de Xavier Deleu et Stéphanie Loridaon
diffusé sur ARTE

Cannabis : quand le deal est légal

L

a vague de légalisation du cannabis à usage récréatif qui submerge petit à petit les états américains ne peut pas faire l'affaire des cartels mexicains premiers fournisseurs jusque-là du marché nord-américain. Et même si les septiques de l'efficacité d'une légalisation font valloir que ces trafiquants mexicains se reporteront sûrement sur d'autres produits, il n'y a aucune raison de croire que les consommateurs suivront. L'offre de stupéfiants des cartels est déjà assez large, et ces derniers tentent depuis bien longtemps d'imposer cocaïne, héroïne ou méthamphétamine sur le marché. Leur retirer un produit comme le cannabis, qui représente le gros de la demande de psychotropes, c'est tout de même les priver d'une bonne part de leurs revenus, n'en doutons pas...

Si cette légalisation du cannabis outre-Atlantique ne profite, quoiqu'il arrive, pas aux cartels, la question que se pose ce documentaire d'ARTE est de savoir alors à qui elle profite... A n'en pas douter, sûrement pas aux agriculteurs mexicains qui, cultivant traditionnellement le cannabis sur leur terre depuis des siècles, doivent désormais trouver des cultures de substitution, à moins que l'Etat mexicain ne décide assez vite de franchir le cap de la légalisation, ce qui n'est pas exclu dans les prochaines années. Jusqu'à présent, les petits cultivateurs vendent des quantités plus ou moins importantes à des grossistes qui les vendent eux aux cartels. Mais le cannabis du marché légal américain est difficile à concurrencer car la qualité du produit est moindre au Mexique. Alejandro Hope, ancien membre des services secrets mexicains, explique que « les saisies de marijuana à la frontière ont diminué des deux tiers depuis l'ouverture des marchés légaux du cannabis, et qu'en termes de prix on en est arrivé à un point où la marijuana produite légalement aux Etats-Unis est plus compétitive que la marijuana produite au Mexique et vendue sur le marché noir américain. »... Les cartels se tournent alors vers la culture du pavot, traditionnelle également au Mexique, pour une fabrication d'héroïne qui alimente le marché nord-américain. Le pays est devenu le troisième plus gros producteur de pavot après l'Afghanistan et la Birma-

« La légalisation portera un coup mortel à l'industrie illégale mexicaine. »

Alejandro Hope, ancien membre des services secrets mexicains

nie... Il faut dire que la demande est en augmentation du côté nord de la frontière, conséquence de cette fameuse crise des opioïdes qui touche les Etats-Unis et le Canada. Les consommateurs victimes de problématiques addictives se tournent de plus en plus vers le marché noir et l'héroïne de rue... Le chiffre d'affaires de ce marché de l'héroïne tend donc à être plus important que celui du cannabis. La résine du pavot, l'opium, est transformée dans des laboratoires clandestins mexicains, et le produit fi-

« Les Etats-Unis ont une politique très hypocrite. D'un côté il avancent vers la légalisation dans leur pays, mais en dehors des Etats-Unis, ils continuent de promouvoir la guerre contre les drogues. »

Froylan Enciso, historien,
expert en trafic de drogue

nal est acheminé vers les Etats-Unis où l'offre suit la demande. Les trafiquants se sont adaptés... La culture du pavot est donc une alternative pour certains agriculteurs, mais les gouvernements mexicains et américains ne cessent de tout mettre en oeuvre pour l'éradiquer. Le Mexique détruit désormais plus de champs de pavot que de champs de marijuana... Si aux Etats-Unis, cette politique de destruction des récoltes entamée sous la présidence Nixon semble bien loin, au Mexique par contre elle continue. Cette politique, les Mexicains en paient donc le prix fort. La guerre a en fait renforcé les cartels, et l'on compte

plus de 200 000 morts depuis 2006 en lien avec cette lutte armée engagée pour la conquête de territoires et de places de deal... Les paysans aimeraient pouvoir vendre ce pavot somnifère aux industries pharmaceutiques pour la production de morphine, mais ils en sont empêchés par les conventions internationales qui n'accordent la production de morphine qu'à certains pays. Le Mexique n'en fait pas partie...

La légalisation semble donc être une alternative plus que responsable à "la guerre à la drogue". Celle du cannabis à usage récréatif peut alors, soit se transformer en cheval de droit de la légalisation d'autres psychotropes, soit au contraire les stigmatiser un peu plus et décourager d'autant plus leurs consommateurs à sortir du bois et se faire accompagner si nécessaire. "Choisir c'est renoncer", comme le dit la maxime, alors si le choix de légalisation s'est porté sur le cannabis, espérons qu'il n'enverra pas aux oubliettes la nécessité de repenser également les politiques de régulation des autres stupéfiants. Si quelques milliards vont assez vite être économisés dans la lutte contre le trafic de cannabis outre-Atlantique, espé-

rons que ces milliards ne soient pas reportés sur la guerre aux autres drogues... L'argument économique mis en avant par les partisans de la légalisation est sûrement un de ceux qui ont en tout cas pesé dans la balance au moment des référendums qui se sont successivement emparés de ces questions-là dans les états américains qui ont désormais tranché en faveur d'un marché légal régulé du cannabis à usage récréatif. Si une trentaine d'entre eux avait déjà légalisé le cannabis à usage thérapeutique (certains depuis les années 90), ils ne sont pour le moment qu'au nombre de dix à avoir franchi le cap du cannabis à usage récréatif. Au niveau fédéral, la légalisation n'est toujours pas à l'ordre du jour...

Dans ces dix états, il ne faut pas imaginer que la légalisation est passée comme une lettre à la poste. La bataille entre partisans et opposants à la loi fut rude. L'état du Michigan, où le documentaire nous emmène, est le dixième état à avoir légalisé le cannabis à usage récréatif suite à un référendum. La bataille a été gagnée de justesse, à 55% des voix. Le mouvement anti-légalisation était sur les rangs pour défendre le statut quo prohibitionniste. Un ancien conseiller des précédents présidents américains, Kevin Sabet, a financé en bonne partie une campagne contre le oui à la proposition de légalisation du cannabis à usage récréatif, le cannabis à usage thérapeutique étant déjà légal dans cet état. Kevin Sabet associe cette industrie du cannabis à celle d'un "démon". Ses slogans prohibitionnistes sont à l'emporte-pièce. Les arguments semblent souvent portés par des considérations d'ordre moral... Mais d'autres arguments sont aussi souvent mis en avant. La légalisation est présentée comme une affaire de riches qui veulent s'enrichir un peu plus, au détriment des pauvres. Certaines communautés noires américaines s'opposent à cette légalisation car craignent pour la bonne santé de leur jeunesse suite à une banalisation encore plus importante du produit auprès d'une population déjà consommatrice. Ils mettent en avant le fait que les revenus engendrés ne bénéficieront, quoiqu'il arrive, pas à leur communauté. Bien entendu, ces inquiétudes sont légitimes, et le risque que le marché, désormais légal, soit accaparé par des citoyens entrepreneurs de

**« Voulez-vous une
société libre de
toute drogue, ou
une société où la
drogue est libre ?
Pensez-y ! »**

Kevin Sabet, prohibitionniste

**« J'aurai plus alors
qu'à trouver
un travail
dans un magasin
qui vend
du cannabis. »**

Un dealer mexicain de marijuana

milieux sociaux favorisés, et non pas par des citoyens de couches plus populaires bénéficiant jusque-là d'une part du marché illégal, est à prendre en considération. Les acteurs de ce marché illégal s'inquiètent à juste titre pour un business qui serait accaparé surtout par de grands groupes industriels...

Au Michigan, l'adversaire de Kévin Sabet était Mike Fyth, directeur adjoint du Marijuana Politic Project, la principale organisation pro-légalisation. Pour lui et ses militants, le système prohibitionniste est particulièrement injuste, la communauté noire étant plus ciblée par les arrestations que les blancs qui ne consomment pourtant pas moins...

Un des arguments avancé est que cette guerre à la drogue coûte beaucoup trop cher. Des centaines de milliers de dollars ont déjà été englouties dans des politiques de répression qui ont clairement échoué. Légaliser c'est déjà faire des économies. Autre argument : assécher le marché illégal du cannabis et permettre que l'argent passe des poches des cartels à celles des citoyens honnêtes. Car, bien entendu, l'argent est le nerf de "la guerre à la drogue", mais aussi celui de la bonne marche des services mis à disposition de la population...

Les premiers états américains à avoir voté pour la légalisation, c'est-à-dire les Etats de Washington et du Colorado, avaient bien compris qu'il y aurait une manne financière à disposition si un marché légal était mis en place et taxé. Au Colorado, la bataille de l'opinion publique s'est gagnée en novembre 2012 grâce à un argument de poids : redistribuer l'argent des taxes dans l'éducation. De ce point de vue là les promesses électorales ont été tenues depuis 2014, date de la mise en application de la loi. Les recettes fiscales dépassent celles espérées. Depuis 2014 il s'est vendu pour 6 milliards de dollars de cannabis dans le Colorado. Chaque année 40 millions de dollars vont à la rénovation des écoles. Ces recettes fiscales représentent moins de 1% des recettes fiscales de l'état, mais la somme récoltée, à savoir 250 millions de dollars est déjà une somme considérable. Le marché du travail a aussi bénéficié du cannabusiness : plus de 40 000 emplois ont été créés... Bien entendu, difficile de ne considérer

que l'aspect économique de l'affaire pour se prononcer sur l'intérêt et l'efficacité d'une légalisation. L'inquiétude portait sur un risque d'augmentation conséquente de la consommation, notamment chez les adolescents voyant alors dans l'autorisation d'achat accordée aux majeurs une sorte de permis de consommer. Or, les autorités gouvernementales, suivant l'impact de ce marché, ne constatent aucune augmentation de la consommation des ados. Chez les jeunes adultes, une légère augmentation a été observée depuis un an seulement, mais elle n'est pas significative... Bien entendu, même si les Américains penchent naturellement plus vers un libéralisme capitaliste, leur légalisation ne correspond en rien à une libéralisation. Les magasins sont tenus à certaines obligations : agent de sécurité et caméras de surveillance à l'entrée, accès à la zone de vente réglementée et surtout réservée aux plus de 21 ans. De plus, la quantité achetée est limitée... Les intérêts mis en avant par les usagers qui viennent désormais se fournir sur ce marché légal sont les suivants : les produits sont de meilleure qualité car contrôlés et testés; les vendeurs sont de bons conseils et proposent une multitude de variétés; en achetant dans les cannabis shops on aide les entreprises locales et un secteur entier à se développer; les produits sont bien moins chers que sur le marché illégal; enfin, on préfère acheter dans des lieux sécurisés, plus agréables, et on n'a plus la sensation de financer un "sale" business où tout l'argent remonte à la tête du cartel...

**« D'un point de vue
de la santé publique,
le cannabis n'est pas
sur nos radars
comme l'est l'alcool. »**

Dr Larry Wolk (du département public
de la santé et de l'environnement)

Il est évident que ce marché légal donne l'occasion aux producteurs, travaillant désormais à la lumière du jour, de bichonner la plante verte. Les techniques agricoles et les gains de productivité se développent en toute transparence. Des investissements considérables permettent de produire cinq récoltes par an. La rentabilité du secteur est donc considérable... Les produits comestibles se développent pour les citoyens qui ne fument pas ou n'aiment pas particulièrement le goût du cannabis, et ne recherchent que ses effets. Avec le cannabis, vous pouvez changer, non seulement le goût et la puissance, comme pour l'alcool et le tabac, mais aussi le mode d'administration, ce qui augmente donc naturellement les combinaisons et

« Ce sont des personnes riches, qui ont beaucoup d'argent qui investissent dans cette industrie. »

Daniel Yi, directeur de communication de Medmen

donc la diversité des produits en vente... Le cannabusiness engendre un boom économique où chacun essaie de trouver sa place. Le secteur est de plus en plus concurrentiel. Les startups poussent comme des champignons et cherchent à devenir le leader de leur secteur. Les scientifiques de la Silicon Valley accompagnent cette montée en puissance en essayant de développer une technologie au service d'un marché qui n'est plus une niche... Bien entendu des groupes de pression se mettent alors naturellement en place pour essayer d'influencer Washington à lever l'interdiction du cannabis au niveau fédéral et permettre ainsi des investissements plus importants. A ce jour, les banques sont en effet encore frileuses car elles prennent le risque d'être soupçonnées de blanchiment. Les financements viennent souvent de capital-risque ou de personnes fortunées... Alors bien sûr, si les sous viennent à manquer sur le territoire américain, rien n'empêche les entreprises d'aller lever des fonds au Canada...

Dans le premier pays du G7 à avoir légalisé, les grands industriels s'étaient déjà positionnés depuis le projet de légalisation de Justin Trudeau, le nouveau président élu. Alors les militants de la première heure expriment certains mécontentements, notamment le fait que ce soit beaucoup de grands groupes industriels qui se soient accaparé la production et la vente du cannabis, les consommateurs n'ayant pas la possibilité de produire leur propre cannabis pour un usage personnel... Au Canada, plus d'une centaine de producteurs se partagent un marché qui repose sur une demande forte. Le secteur pourrait dépasser assez vite celui du vin... Il est en pleine expansion et repose sur un marché du cannabis à usage thérapeutique qui était déjà bien implanté. Désormais produit en quantité au Canada, le cannabis fait le bonheur de startups cotées en bourse, et ce grâce à l'appui du secteur de l'alcool qui entre dans la danse pour compenser la baisse possible du secteur des produits alcooliques... De nouveaux produits hybrides apparaîtront sûrement dans l'avenir. C'est déjà le cas, avec les boissons sans alcool à base de marijuana... Les grands groupes industriels se sont donc effectivement déjà emparés

d'une grosse part d'un marché extrêmement lucratif qui risque, sans garde-fou, de faire la part belle à une déréglementation risquée comme ce fut le cas pour l'alcool ou le tabac. La vigilance est donc de mise, d'autant que des questionnements apparaissent concernant l'origine de certains financements considérés comme douteux... De plus, certains membres du parti de Justin Trudeau se sont lancés dans le cannabusiness. Les suspicions de conflits d'intérêt ou de connexions à venir entre la politique et le cannabusiness vont bon train...

Au regard de la taille des marchés américain et canadien, le marché uruguayen semble dérisoire. Ce petit pays, coincé entre les deux géants prohibitionnistes que sont le Brésil et l'Argentine, est le premier à avoir légalisé en 2013 le cannabis à usage récréatif. Pépé Morica est élu président en 2010 et déclenche beaucoup de réformes progressistes. Il fait voter une loi de légalisation du cannabis et rompt donc à ce moment-là avec la convention de l'ONU... Cette loi, sur laquelle la population uruguayenne était partagée au moment du vote, fait consensus aujourd'hui... Le modèle Uruguayen repose, lui, sur un système non commercial. Trois filières d'approvisionnement des consommateurs sont proposées : la culture pour sa consommation personnelle (6 plants par foyer); l'adhésion à un cannabis-social club (limité à 45 membres) avec la possibilité d'acheter jusqu'à 40 grammes de marijuana par mois; et enfin l'achat en pharmacies livrées par l'état (Les clients ne peuvent pas acheter plus de 10 grammes par semaine. Ils sont fichés anonymement grâce à leurs empreintes digitales. Le taux de THC est fixé par l'état, entre 6 et 9%, et le produit subit des contrôles de qualité très stricts pour protéger au mieux la santé des usagers... Mais même si le système semble plus contrôlé et moins concerné par les mauvais côtés d'un capitalisme sauvage, un souci de taille est apparu depuis la mise en place de cette politique : les pharmacies écoulent souvent leur stock en moins d'une journée, pour la simple et bonne raison que les deux entreprises privées qui ont été désignées par l'état pour fournir les officines sont aussi limitées en production. Alors le marché noir reste la seule alternative pour les consom-

« Je pense que la marijuana est avant tout une question de santé publique. Le monde entier devrait voir les choses comme cela plutôt que sous l'angle de l'action policière. »

Mario Layera (directeur de la police nationale)

mateurs dépourvus, et les produits qui y sont vendus sont de bien moins bonne qualité. Par ailleurs, ces deux entreprises, à qui le gouvernement à accorder une licence de production, profitent de terrains loués à l'état pour produire du cannabis thérapeutique, bien plus rentable, et vendu hors des frontières du pays. Une affaire très lucrative, bien plus que celle du cannabis à usage récréatif...

**« Le cannabis
vendu ici tombe
du ciel. »**

Un propriétaire de coffee-shop

Il est temps maintenant de revenir en Europe, et notamment aux Pays-Bas, pays précurseur en Europe d'un assouplissement des lois en faveur du cannabis à usage récréatif. Où en sommes-nous depuis 1976, année où une loi permet qu'une tolérance de vente soit mise en place pour les coffee-shops ? Cette loi est considérée encore aujourd'hui comme particulièrement mal conçue et hypocrite. La vente dans les coffee-shops n'est donc pas prohibée, mais la production par contre l'est toujours. Un système qui marche donc sur la tête. Les propriétaires des coffee-shop n'ont pas le droit de produire le cannabis qu'ils vendent, et doivent donc se fournir au marché noir. Des cannabis trafiqués débarquent de plus en plus dans ces coffee-shops qui n'ont pas véritablement bonne presse en termes de qualité des produits... L'idée de départ, en 1976, était d'éloigner les consommateurs des lieux de ventes clandestins, mais aussi, d'après son initiateur, d'aller plus loin, c'est-à-dire de légaliser le cannabis. Cette idée fut malheureusement abandonnée pour des raisons de frilosité politique dont les Pays-Bas ne sont pas les seules victimes. Il subsiste donc encore dans les coffee-shops "la porte d'entrée, et la porte de derrière", comme on le dit là-bas. Le crime organisé s'est engouffré dans la brèche d'une politique incohérente. La production venait précédemment du Maroc, mais désormais, il ne s'agit que d'auto-production à plus ou moins grande échelle, mais avec des conflits de taille qui apparaissent et se multiplient entre producteurs... Des hommes politiques se positionnent alors pour que cette politique mise sur les rails dans les années 70 puisse se poursuivre et aboutir à une légalisation. A partir de 2020 une dizaine de villes mettront en place une filière officielle d'approvisionnement...

La légalisation a donc de beaux jours devant elle. Son camp doit beaucoup déjà à certaines personnalités qui se positionnent ouvertement depuis de nombreuses années. Parmi eux, l'Américain Ethan Nadelmann, professeur d'Université, qui fonda en juillet 2000 la Drug Policy Alliance, soutenue financièrement par un milliardaire aux motivations purement philanthropiques, George Sauros. Ethan Nadelmann défend avant tout un respect des droits de l'homme incompatible avec la prohibition. Il a commencé à lancer dans les années 90 une campagne en faveur du cannabis à usage thérapeutique avec le soutien de Sauros qui y voyait là un moyen de défendre l'accompagnement en fin de vie. Les premières lois de légalisation du cannabis médical ont permis une dédramatisation de la plante. Une trentaine d'états ont désormais légalisé ce cannabis aux Etats-Unis. L'Europe a suivi puisqu'une bonne partie des pays de la Communauté ont franchi le pas. La France a pris du retard, mais espérons que ces responsables sauront le rattraper assez vite... Le cap de la légalisation du cannabis à usage récréatif semble par contre plus difficile à franchir dans l'hexagone tant les réticences sont malheureusement idéologiquement ancrées. D'autres pays européens y viendront avant nous, n'en doutons pas... Une chose est sûre, le modèle que la France choisira ne devra pas sacrifier les intérêts sociaux et sanitaires aux intérêts économiques purs. L'économie d'un marché désormais légal devra tout du moins se mettre au service de la société... Comme le dit Ethan Nadelmann aux Etats-Unis « la légalisation a produit beaucoup de bonnes choses, mais l'un des points négatifs c'est que l'argent généré ne le sera pas pour les pauvres, qu'ils soient blancs, noirs ou métis, ceux qui cultivaient, fabriquaient, et vendaient le produit. De plus en plus cette industrie sera dominée par des gens qui n'ont aucun lien avec la marijuana, qui n'y voient qu'une marchandise, une autre occasion de gagner de l'argent... »

« Je n'ai pas passé toute ma vie à me battre pour la légalisation de la marijuana pour que ces gens-là s'enrichissent. »

Ethan Nadelmann, fondateur de la Drug Policy Alliance

Image d'illustration : extrait photographique du documentaire



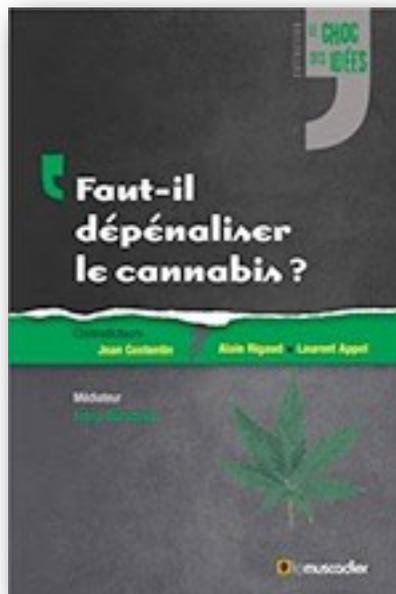
Cannabis : quand le deal est illégal

Un documentaire de Xavier Deleu
et Stéphanie Lorida

Diffusion ARTE, avril 2019

Durée : 91 mns

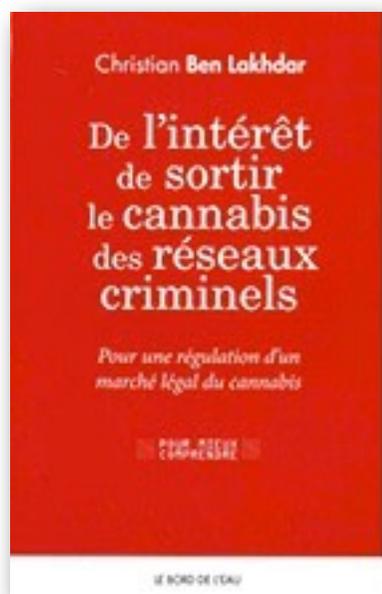
Aller plus loin



Faut-il dépenaliser le cannabis ?

*Un ouvrage de Alain Rigaud, Ivana Obradovic,
Jean Costentin, Jérôme Dallaserra
et Laurent Apple*

Editions Muscadier: 2013



De l'intérêt de sortir le cannabis des réseaux criminels

Un ouvrage de Christian ben Lakhdar

Edition Le Bord de l'eau, 2016



AU MÊME MOMENT...

A l'occasion de la diffusion sur ARTE
d'un documentaire de Carmen Butta :
Opiacés : les Etats-Unis en overdose

A

u même moment aux Etats-Unis on bute contre les corps de tous ceux qui ont succombé à une overdose d'opioïdes. Comme en zone de guerre, la lassitude a pris le pas sur l'indignation ou la colère. On ne s'étonne plus. On s'habitue à voir son voisin s'écrouler chez lui, dans la rue, dans une voiture, ou dans un magasin. On ne compte plus les morts qu'en rajoutant des croix dans l'agenda des jours qui se suivent et se ressemblent. La caravane des décès passe sans que les chiens aboient de douleur. L'Amérique est anesthésiée par une crise sans précédent. Les opioïdes endorment les douleurs physiques et psychologiques des patients mais cette crise dont ils sont responsables est loin d'avoir dit son dernier mot. L'impact sur la population dépasse largement le cadre des overdoses à ces puissants antalgiques. Les infections sont en recrudescence, le nombre des sans-abri a augmenté, les hôpitaux et cliniques accueillent de plus en plus de nourrissons souffrant du syndrome de sevrage néonatal, et il ne faut pas oublier ces enfants éloignés de parents désormais en trop grande difficulté pour pouvoir les prendre en charge correctement... Malheureusement, ce ne sont pas les deux cent mille morts des cinq dernières années qui arrêteront les grands groupes pharmaceutiques fabricants de produits comme l'Oxycontin, le Fentanyl ou autres opioïdes, encore prescrits abondamment malgré les alertes sanitaires et surtout judiciaires. Les frères Sackler, Arthur, Mortimer et Raymond, ont été assignés en justice en 2007 et ont fait l'objet d'une procédure pénale pour crime grave. Ces fondateurs et propriétaires de la firme Purdue Pharma, fabricante du fameux Oxycontin, médicament à libération prolongée mais largement détourné dans son mode d'administration, s'en sont sortis sans aucun dégât, le procès ayant été évité au profit d'une transaction judiciaire qui transféra la responsabilité sur la maison mère. Malgré la fermeture à l'époque de nombreuses pharmacies et la poursuite de nombreux médecins accusés de délivrer, parfois sans consultation, des ordonnances de complaisance à la chaîne, la firme Purdue Pharma a tout de même poursuivi son activité en faisant croire qu'elle était désormais dans les clous... Le concept de "pseudo-dépendance" fut alors inventé. Il consiste à expliquer que si dépendance il y a, c'est que les prescriptions ne sont pas suffisantes. Pour

éviter l'addiction, il s'agirait donc, d'après Perdue Pharma, de prescrire mieux, donc plus et à plus forte dose... Mais qui pense-t-on endormir avec ces concepts fumeux ?... Bien entendu, si le doute s'installe chez les médecins, la firme saura l'apaiser à grand renfort d'invitations rémunérées dans des colloques et conférences, ou de vacances de rêve. Le lobbying est une valeur sûre à n'en pas douter... Les VRP de la firme savent être motivés financièrement pour placer le produit, désormais de consommation courante. Tout le monde s'y retrouve sauf les patients, invités alors à augmenter les doses quand la tolérance au produit s'installe, et elle le fait rapidement. Avec cette tolérance, c'est-à-dire ce besoin d'augmenter la quantité consommée pour que le médicament fasse effet, l'addiction s'installe, surtout quand les dégâts liés à la crise économique : chômage, précarité, isolement... pointent le bout de leur nez. Aux douleurs physiques s'ajoutent les douleurs psychologiques qui font alors le lit d'un besoin irrésistible de consommer pour ressentir les effets d'apaisement extrême que procurent ces painkillers. Ce besoin de consommer passera alors bien avant tout le reste. Quand le produit vient à manquer, faute de nouvelle prescription, la quête se déplace sur le marché clandestin qui fournit abondamment. Et si ce n'est pas de l'Oxycontin, du Dilaudid ou du Fentanyl, eh bien l'héroïne fera l'affaire. Les dealers s'installent sur une défaillance des pouvoirs publics et d'une partie peu scrupuleuse du corps médical qui n'accompagne pas le sevrage faute d'alternative à ces médicaments et d'aveu de responsabilité. Difficile de reconnaître la nécessité de la prise en charge d'un sevrage quand on a présenté au départ le produit comme une substance à très faible risque de dépendance... Les produits qui circulent sur un marché parallèle ayant pris le relais, sont dosés approximativement, alors le milligramme de plus peut être le milligramme de trop. La surdose n'est plus exceptionnelle et a su s'installer comme une fatalité dans des communautés d'usagers de plus en plus stigmatisés... A défaut de pouvoir poursuivre les groupes pharmaceutiques qui ont su faire voter des lois qui désormais les protègent, on fait porter le chapeau aux usagers simples ou revendeurs qui doivent justifier régulièrement d'une urine "clean" pour éviter la prison. Les dirigeants de la DEA n'iront pas chercher plus loin que le bout de leur nez et verrouillent toute poursuite policière

suite à des livraisons suspectes et en masse dans certaines pharmacies... Comme le dit Paul Farrell, avocat en charge de soutenir un millier de municipalités qui veulent poursuivre les groupes pharmaceutiques : “Le meilleur désinfectant, c'est la lumière du jour“. Quand toute la transparence aura été faite sur les connexions douteuses entre la politique, la police et ces grands groupes pharmaceutiques, un grand pas aura été fait... L'Europe, même si elle a mis en place quelques garde-fous, n'est pas épargnée par les problématiques sérieuses concernant ces opioïdes de plus en plus prescrits. En Allemagne, c'est avec l'apparition des patchs antidouleur que le boom de ces antalgiques a réellement démarré. Ces médicaments sont prescrits pour d'autres usages que ceux prévus dans le cadre de leur indication thérapeutique. Toutes les douleurs sont désormais susceptibles de faire l'objet de prescriptions. En France, en 2017, plus de 2000 personnes ont dû être traitées pour des overdoses aux opioïdes. Alors bien sûr la communauté médicale est vigilante. Des alternatives sont recherchées avec des médicaments capables de traiter aussi bien la douleur, mais sans générer d'effet secondaire important. Il ne faudrait pas laisser un problème devenir une épidémie ici aussi... Bien heureusement, un antidote aux overdoses a été trouvé, la naloxone. Elle commence à trouver sa place dans la réduction des risques. Si l'usage de cette substance se généralisait, comme outre-Atlantique, alors ce serait le signe que la crise est malheureusement aussi sérieuse sur le vieux continent qu'aux Etats-Unis...

Image d'illustration : extrait photographique du documentaire



Opiacés : les Etats-Unis en overdose

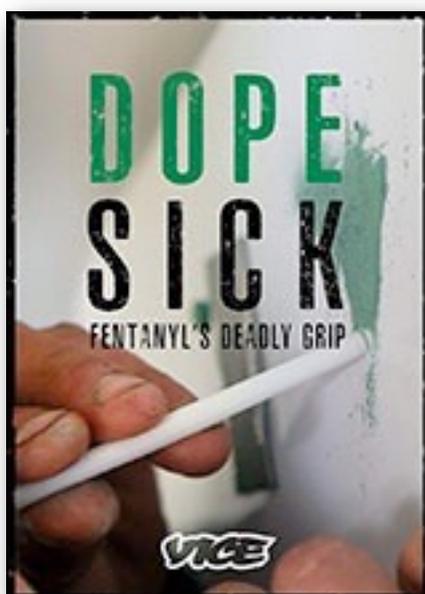
Un documentaire de Carmen Butta
diffusé sur ARTE - avril 2019

Aller plus loin



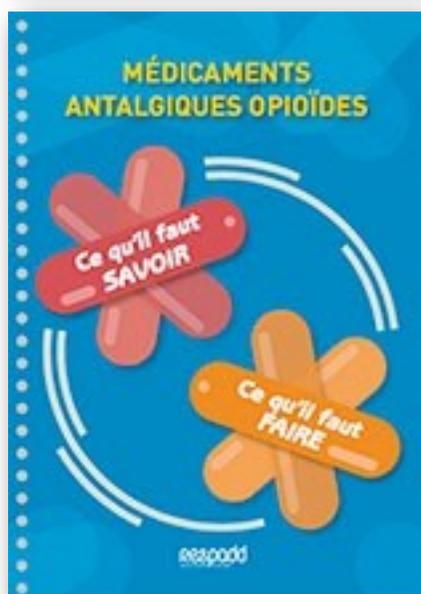
I'm gone ***A film about Amy***

Documentaire canadien
de Geneviève Philipon
et Julie Bourdonnais
2015



Dope sick ***L'emprise mortel du fentanyl***

Documentaire canadien
de Shawney Cohen
2016



Médicaments antalgiques opioïdes

Livret d'information
RESPADD, 2018



CITÉ DOPAMINE #04

FICTION



CITÉ DOPAMINE #04

FICTION

Projetons-nous dans un temps ou dimension imaginaire. Dans cette ville-monde, les drogues sont le quotidien de chaque citoyen. Certaines sont légales, d'autres illégales. Certaines circulent depuis des années mais d'autres apparaissent régulièrement. Certaines nous sont familières, d'autres sont fictionnelles... Dans cette Cité imaginaire, les produits dont l'usage et le trafic sont autorisés ou alors prohibés ne sont pas toujours ceux auxquels on aurait pensé... Bousculons nos repères... Les pages qui suivent sont tirées du journal de bord d'un journaliste observateur, enquêteur et polyconsommateur de drogues. En balade dans la ville, un moment, une image volée, une fenêtre ouverte ou fermée, un événement, déclenche une narration : souvenirs, sentiments, envies, réflexions, sensations, découvertes, ou simplement récits d'événements...

Chaque numéro de cette série accompagne chacun des numéros de la revue DOPAMINE.



E

n balade nocturne j'ai droit au détour d'une rue au gars qui tend un gobelet pour récolter et boire le pipi (berk!) de son voisin de galère qu'a l'air tout sauf clean. C'est une histoire de mouche introduite dans la tête et qui te rend fou. L'amanite tue-mouche est censée t'en débarrasser sauf que c'est tout l'inverse qui se produit, avec une bestiole qui n'en fait qu'à sa tête et réalise, en tutu multicolore, des acrobaties dans ton crâne sans que tu n'aies le contrôle de sa série de numéros de précision agaçants car se répétant en boucle infinie qui donne le tournis. La mouche, quand tu l'as dans la tête, pas facile de la déloger... J'avais devant moi un gars qui mâchait ces champignons rouges à pois blancs, avait visiblement des hallucinations d'une intensité rare, plus ou moins agréables, et à côté de lui son pote qui buvait sa pisse, encore concentrée en produits actifs, Messieurs dames faut ce qu'il faut pour partir dans les étoiles, la solidarité ça a du bon et partager son pipi c'est partager un peu de son intimité... Ne m'en dites pas plus les mecs sur les raisons de votre rituel savant, car je serai capable de le reproduire seul chez moi pour essayer d'en comprendre le mécanisme interne. Ceux-là sont prêts à aller loin pour échapper à la réalité d'une Cité qui ne leur fait pas de cadeau. S'anesthésier ou basculer dans un autre monde nécessite parfois quelques compromis dans l'éducation hygiéniste que l'on a reçue... J'avais entendu parler de ces champignons hallucinogènes, mais pas encore tenté l'expérience à défaut de recette fiable à disposition. On a vite fait de dépasser la dose confortable et basculer dans un trip ténébreux qui te fait regretter que la nature soit si belle on dit. Pas question de tenter le diable à la queue qui frétille dans une poile assaisonnée aux herbes douteuses. Je passe mon tour mes bons messieurs et me pose là, juste à observer les effets visibles sur un organisme et un cerveau en mouvement

inévitablement. La descente suivra probablement assez vite si tout se passe comme prévu, et je pourrai toujours vous accompagner si nécessaire... Le temps passe pour nos deux gaillards en gesticulations insensées puis en tétanie prolongée. Difficile de dire à distance s'il s'agit d'un semblant de rêve en parcours dans la tête, ou d'un semblant de cauchemar. Les deux hommes n'ont aucun contact l'un avec l'autre, et restent à distance psychoactive. Chacun son trip perso pendant plus de deux heures, et moi un trip report très loin d'être éclairé car trop loin de l'action, tant pis pour cette fois. Je ferai mes entretiens plus tard car pas que ça à faire que de passer ma nuit au chevet de deux gars qui n'ont pas encore remarqué que la vie a continué sans les attendre. La Cité trimbale son lot de fictions et de mondes parallèles où chacun a le droit de se perdre tant qu'il n'emmerde pas son voisin. Toujours à disposition, une réalité pas toute rose où quand tu te cognes tu te fais mal, mais Nom de Dieu ce que tu te sens vivant... Messieurs Dames préparez-vous à l'avenir à d'autres récits pas toujours reluisants quant aux modes de consommation pas toujours attendus, mais surtout malheureusement pas toujours pratiqués dans des conditions d'hygiène enviables, bien au contraire. On fait avec les moyens du bord quand on nous met des bâtons dans les roues, y'a toujours moyen de s'en servir, d'en tailler les extrémités en pointe et de se faire un peu de bien en se faisant un peu de mal... Je fermerai les rideaux assez tôt aujourd'hui car pas question de me prendre toute cette lumière dans le visage, lumière qui m'agresse depuis le début de cette nouvelle matinée sans qu'elle ait pourtant augmenté de volume depuis hier. Je me barricade une journée entière, mais l'explication est sérieuse, croyez-moi je ne fais pas de caprice. J'ai du mal à supporter mon manque *d'éthanide**, voilà ce qu'il se passe tout simplement, et j'ai droit alors à une sensibilité exacerbée, des crampes d'estomac qui se succèdent à intervalles réguliers

et des hallucinations ponctuelles qui sont heureusement pour le moment de faible intensité, rien à voir avec celles de l'amanite tue-mouche. Des bestioles de fiction de la taille d'un pouce se baladent sur mon avant-bras en essayant désespérément d'y rentrer. Elles me racontent leur désespoir d'être enfermées au-dehors et leur désir prononcé de retrouver la chaleur du dedans... J'ai passé cette foutue matinée à essayer de choper au vol mon fournisseur d'éthanol, mais rien à faire car trop de demandes et pas assez d'offres ces temps-ci. Les réserves sont vides ou alors on nous le fait croire, putain de merde ça me travaille au-dedans, l'estomac bouffe l'estomac pour se remplir sans se rendre compte que c'est sans fin, allez laissez-moi respirer un instant... C'est la loi du marché clandestin, on crée le manque pour augmenter les tarifs, mais baisser la qualité. Quand le cerveau et le corps sont en attente, ils sont prêts à tout pour soulager la douleur. Je peux vous dire que quand on rouvrira les vannes, on aura droit à une queue qui fera le tour des quelques gros blocs dans la Cité, et personne ne ramènera sa gueule pour se plaindre du temps qu'il faudra pour se recharger... Je n'ai pas envie de rentrer dans ce système-là, mais alors j'en paie le prix d'une trop forte sensibilité à la lumière, qui m'empêche de sortir le jour et m'assomme pour une longue nuit incontournable de sommeil. L'isolement est inévitable jusqu'à temps que j'entende parler d'un bon prix ou du moins d'un prix raisonnable qui n'entame pas trop mon salaire. Le jour où le manque de sou se fera sentir du côté des dealers en quête d'usagers, alors le consommateur sera le roi de la fête pour sûr, en position de force pour négocier les prix et la qualité... Je me prosterne dans un coin de la baraque et ingurgite tout ce qui me tombe sous la main à effet psychotrope immédiat. La bataille elle se gagne à grand renfort de compensations méritées, Nom de Dieu je n'ai pas demandé et je ne compte pas aller jusqu'à en crever de ce manque, même si le risque

de delirium est bel et bien présent je ne vais pas lui faire ce plaisir-là. Je fixe l'écran de ma vieille télé cathodique en espérant qu'il en sorte des images de mondes meilleurs où le gouvernement aura pris le contrôle des opérations et saura accompagner comme ils le méritent les usagers-citoyens qui ont leur mot à dire à coup sûr ils ont des choses à leur apprendre... Allez Messieurs Dames, histoire que tout ceci n'ait pas servi à rien, je vais profiter du manque momentané de ressources psychoactives satisfaisantes pour essayer d'arrêter pour de bon ma consommation, et m'allier à l'avenir à un superhéros aux pouvoirs moins importants, si tenter que l'on puisse qualifier l'éthanol, et ses collègues de foire, de superhéros...

** L'éthanide est un drogue de fiction*

Thibault de Vivies



www.revuedopamine.fr

contact :

thibault.devivies@drogbox.fr